

Régénération : revue
naturiste de culture humaine
: organe du Trait d'union

. Régénération : revue naturiste de culture humaine : organe du
Trait d'union. 1933-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

RÉGÉNÉRATION



NOTRE CAMP DE LA PENTECOTE AU HOHRODBERG
DANSES POPULAIRES ANCIENNES APRÈS LE TRAVAIL

SOMMAIRE

L'ESPRIT :	Le véritable naturisme	J. DEMARQUETTE.
	Vers la régénération individuelle	ALBERT GLEIZES.
	Hypocrisie	LOUIS HOYACK.
	Protection et végétarisme	J. W.
LA CITÉ :	Expositions Universelles.	JULIETTE ROCHE.
	Tradition et Progrès.	HAVEL.
LE CORPS :	Poumon et gymnastique respiratoire	D. PARVUS.
	Rajeunissement et longévité	D ^r VIGNÉ D'OCTON

2 541733

Le Trait d'Union

Société Naturiste de Culture Humaine

Fondée en 1911

73 bis, Rue Bobillot, Paris (13^e)

Téléphone : GLACIERE 24-84

Déclaration de Principes

1° Nous croyons que, dans l'état social actuel, il est possible à tout homme, par un emploi judicieux des meilleures méthodes d'hygiène et de perfectionnement individuel, de réaliser une amélioration considérable de la qualité de sa vie.

2° Nous croyons que c'est la valeur des individus qui fait la valeur des sociétés et qui conditionne l'efficacité des institutions publiques.

3° Nous croyons, en conséquence, que chaque homme a pour devoir impérieux, vis-à-vis de soi-même, de la collectivité et de l'avenir de la race, de faire de son propre perfectionnement la tâche essentielle de sa vie.

4° Nous croyons que ce travail de perfectionnement a pour effet infaillible d'introduire dans la vie de l'individu une somme de bonheur proportionnelle à la valeur de ses efforts.

5° Nous croyons que c'est dans l'étude des lois dans la nature et dans la fidélité à leurs prescriptions, que l'homme trouve les guides les plus sûrs dans son effort de perfectionnement, d'où le nom de naturisme, appliqué à l'ensemble des méthodes que nous préconisons.

6° Nous croyons que la pensée et la volonté humaines ont une puissance considérable et doivent être employées consciemment au service du bien, c'est-à-dire la force qui entraîne toute la nature vers des modes toujours plus élevés de manifestation.

7° Nous croyons absolument au caractère irrésistible du progrès et au triomphe assuré de la beauté sur la laideur, de la vérité sur l'erreur, du bien sur l'égoïsme et la haine.

8° Nous croyons que seuls l'amour expansif, la fraternité et la coopération sont des agents efficaces de progrès collectif et que rien de vrai, de beau, de bon ne peut être édifié sur la haine, l'esprit de parti, de clan, de rivalité, de vengeance et d'oppression.

9° Nous croyons qu'une sympathie universelle s'impose à l'égard de tous les efforts sincères, vers le bien, même lorsqu'ils semblent en opposition, car les voies de réalisation d'un avenir meilleur sont nombreuses comme les tempéraments des humains.

Cette déclaration de principes est assez large pour ne repousser absolument aucun homme de bonne volonté, quelles que soient ses opinions ou ses croyances et assez précise pour bien déterminer le caractère optimiste, progressif, réaliste et largement humain de notre idéal.

Pour devenir membre du Trait d'Union il suffit de souscrire à cette déclaration de principes et d'envoyer son adhésion avec la cotisation de 18 francs (24 frs. pour l'étranger) au secrétariat du T. U. 4, rue des Prêtres-St-Séverin, Paris (V^e).

Le T. U. ne se propose pas seulement de faire de la propagande pour un idéal de régénération physique, intellectuelle et morale (végétarisme, tempérance, culture physique, bains de soleil, etc.) ; il se préoccupe d'aider les naturistes à suivre la vie nouvelle en créant les institutions nécessaires.

Il a déjà ouvert trois restaurants végétariens à Paris, un à Bordeaux, un à Nice, un à Marseille, ainsi que quatre camps de vacances. Comme il ne sépare pas la régénération du corps social de celle des individus, qu'il veut travailler à la réalisation d'une société fraternelle dans laquelle l'exploitation de l'homme par l'homme aura disparu, toutes les entreprises du T. U. y compris la présente revue sont réalisées coopérativement substituant ainsi le service de la collectivité à la recherche du profit personnel.

Tous les idéalistes conscients doivent adhérer au "Trait d'Union"

Nous comptons déjà 21 rameaux en France : à Angers, Bezons, Brest, Cherbourg, Compiègne, Colmar, Lille, Lyon, Marseille, Montpellier, Mulhouse, Neufchatel-en-Bray, Nice, Romans, Rouen, Royan, Strasbourg, Toulouse, Tours, Valenciennes et 19 rameaux à l'étranger : Sydney, Melbourne (Australie) ; Bandoeng, Buitenzorg, Batavia (Java), Médan (Sumatra), Saïgon, Pnomh-Penh (Indo-Chine), Nouméa (Nouvelle Calédonie), Karachi, Madras, Bombay, Calcutta, Pondichéry (Indes), Beyrouth (Syrie), Alexandrie et deux au Caire (Égypte, Genève (Suisse).

D'autres sont en formation en Hollande, en Allemagne et dans les pays scandinaves.

**Les membres du T. U. ont droit au service de la Revue,
service qui part du 1^{er} janvier ou du 1^{er} juillet**

RÉGÉNÉRATION

Organe Mensuel du TRAIT-D'UNION

RÉDACTION, ADMINISTRATION : 73 bis, Rue Bobillot, PARIS (13^e)

ABONNEMENT : France et Colonies : 18 fr. par an. Etranger : 24 fr. — Compte de Chèques post. : Paris 705-87

LE VÉRITABLE NATURISME

par Jacques DEMARQUETTE

Succès du naturisme. — Aimez-vous le naturisme? On en a mis partout.

Tandis qu'il y a un quart de siècle les pionniers de la réforme des mœurs se heurtaient à une incompréhension qui paraissait aussi totale que définitive, les opérations des forces mystérieuses qui entraînent irrésistiblement les humains vers un devenir inconnu et peut-être bien différent de ce à quoi ils s'attendent, ont ébranlé l'édifice des coutumes fossiles pour faire régner partout un goût réjouissant du plein air, du mouvement, de l'eau, du soleil et de toutes sortes de choses excellentes. Partout apparaissent des centres, des instituts, des clubs, des associations qui se parent de l'étiquette naturiste et qui témoignent que le mouvement vers la nature a acquis un définitif droit de cité dans nos pays.

Les ombres blanches. — Mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit bien vite du caractère disparâte de ces manifestations sporadiques. Le pavillon du naturisme recouvre toutes sortes de marchandises, son étiquette est attribuée à toutes sortes de réalités fort éloignées les unes des autres et de notre idéal du Naturisme Intégral. Pour les uns, le naturisme consiste à aller prendre des bains de soleil les dimanches, pour les autres à se nourrir de salades et de carottes crues; certains adeptes sont comme hypnotisés par sa valeur de simplification des problèmes matériels et économiques de l'existence tandis que d'autres paraissent médusés par ses avantages hygiéniques, sa valeur curatrice et surtout préventive de la plupart des maladies engendrées par notre civilisation mécanique et inhumaine.

Le but. — Certes, tous ces points de vue sont justifiés et respectables, tous les avantages ainsi recherchés sont réels et désirables, mais ils ne représentent que des aspects fragmentaires et superficiels de la question. Ainsi que nous le disons depuis vingt ans au Trait-d'Union, le vrai problème posé par le retour à la vie naturelle est celui de la réalisation de la plénitude de la destinée humaine actuellement tronquée et sabotée par les divagations commercialo-techniques de notre âge, d'où le triomphe de l'intellectualisme desséchant et du scientisme des pédants de village a chassé le goût des réalités éternelles et le sens de la vie.

Le but de la vie humaine n'est ni l'accumulation de la richesse matérielle, ni celle de connaissances de toutes sortes, ni le déplacement à des vitesses folles grâce aux engins mécaniques, ni l'établissement de records athlétiques toujours plus élevés, ni la recherche des succès mondains ou universitaires, pas plus que celle de la santé et de la longévité. Ce qui élève l'homme au-dessus de l'animalité ce sont les facultés qui lui permettent de dépasser le monde des sensations, des réalisations et des jouissances quantitatives, le monde des corps, de la matière et de l'intelligence, pour atteindre au monde de la qualité et s'épanouir dans la communion avec le transcendant manifesté dans le triple domaine de la création esthétique, de l'« invention » du vrai et de l'harmonie morale, c'est-à-dire dans l'art de conformer nos actions aux lois universelles du cosmos. Celles-ci tendent à la libération et au triomphe de la conscience, par l'élévation et la sublimation progressive des organismes, par le perfectionnement de leurs sens et de leurs aptitudes.

L'Education condition du bonheur. — Du reste, l'expérience nous apprend que l'homme trouve son plus grand bonheur dans l'expression libre et parfaite de soi-même, c'est-à-dire dans la manifestation réussie des conceptions auxquelles son état d'évolution lui permet de se hausser. Si la hauteur et la valeur de son idéal sont conditionnées par son degré d'évolution spirituelle, l'expression de cet idéal dépend de son éducation sensorielle de ses coordinations et de la valeur et de l'efficacité de ses facultés créatrices. L'intelligence, sans valeur pour la recherche de la vérité et la découverte du réel, retrouve ici tous ses droits comme guide de l'action pratique.

La réussite d'une vie dépend donc des progrès que l'individu pourra réaliser pendant sa durée, dans l'organisation et le perfectionnement de ses organes et de ses facultés, qui lui permettent de formuler, d'exprimer, d'interpréter avec un succès plus grand sa vérité intérieure, son univers intime. Ceci revient à dire que l'éducation de soi-même est la grande affaire de la vie puisque éduquer vient de *educere*, faire sortir de, conduire au dehors, c'est-à-dire permettre aux facultés latentes et incultes de l'être de se développer et de s'épanouir.

Or, l'éducation de nos facultés dépend en grande partie du genre de vie que nous menons, la nature de nos occupations professionnelles, de nos relations sociales, du cadre dans lequel se déroule notre vie et dont les caractères sollicitent et conditionnent nos réactions et notre expérience vitale. C'est dire que l'homme doit rechercher autant qu'il le peut un genre de vie aussi naturel que possible puisque seul le contact direct avec les objets et les phénomènes naturels pourra éveiller et intensifier, dans les régions subtiles de sa conscience, l'intuition des réalités transcendantes, la perception et la réalisation du monde des idées normatives de Platon, de ces mystérieuses présences qui, au sein des plus grandioses phénomènes, comme dans les atomes de notre matière semblent être la seule réalité.

La création de l'homme spirituel. — Tous les hommes sont virtuellement égaux puisqu'ils sont tous des résumés, comme des condensés de la Vie Une, des Microcosmes comme on disait autrefois. Mais ils manifestent très inégalement cette variété prodigieuse de facultés susceptibles de développement quasi-infinies qui font de chaque humain un petit univers. Toutes les activités, tous les travaux, toutes les expériences que le déroulement de leur vie leur apporte sont des instruments de création des facultés, mais elles peuvent agir de deux manières différentes. Si ces expériences sont engendrées par un milieu et des conditions issus immédiatement de la nature, elles augmentent la prise de contact de la conscience humaine avec les sources vives de la Vie Universelle, avec le Réel et elles organisent les véhicules subtiles de la conscience de manière à renforcer la faculté qui permet à l'homme de dépasser la considération des apparences pour atteindre à la connaissance des réalités substantielles, c'est-à-dire l'intuition qui libère l'âme enchaînée par les formes, comme Prométhée sur son rocher. Si, au contraire, l'expérience porte sur des objets et des conditions artificielles issues non du développement naturel du milieu humain, mais des créations de son intelligence mise au service de son désir de lucre et de son égoïsme, cet ennemi du Divin en lui; au lieu de développer cette antenne spirituelle de la conscience qui est l'intuition libératrice, elle renforce l'ensemble des facultés qui attachent l'homme à la matière, aux objets, aux choses et, en particulier, l'esprit d'analyse morcellante et l'esprit de synthèse artificiel, ces deux attributs de l'intellect desséchant, qui tend à enfermer de plus en plus la conscience dans les rêts de l'expérience portant seulement sur la superficie des choses.

On voit donc ainsi que tandis que la vie dans la nature en facilitant le développement de l'aptitude, la communion avec les forces universelles tend à libérer l'Esprit; la vie artificielle du milieu machiniste conduit à subordonner toujours plus la conscience humaine à l'emprise de la matière et des machines qui sont employées à manipuler celle-ci. Il est bien évident que c'est là le plus grand reproche que l'on puisse faire à notre civilisation actuelle. Non seulement comme le font valoir les hygiénistes, elle entraîne la dégé-

nérescence du corps, développe la tuberculose, le cancer et la folie, non seulement comme nous le déclarons depuis longtemps au T.-U., les mœurs actuelles engendrent fatalement des guerres et des conflits entre les groupes sociaux par suite du développement parallèle de la soif de jouissances et de l'égoïsme, mais encore, mais surtout, elle offre ce danger, le plus terrible, parce que le plus insidieux, parce que insoupçonné de ses victimes, de matérialiser les instruments les plus délicats et les plus intimes de la conscience et de mettre ainsi ses facultés les plus sublimes dans un état de profonde léthargie.

Cause profonde de la crise. — Depuis un siècle les philosophes ont vu évoluer leurs idées sur la nature de la cause des maux dont souffre l'humanité. Sismondi, et après lui Karl Marx, reprenant la fable de l'apprenti sorcier, pensaient que l'humanité était livrée matériellement aux débordements du machinisme enflés par les appétits égoïstes des possesseurs de machines. Plus récemment, d'éminents penseurs attribuent l'imbroglio dans lequel se débat actuellement l'humanité au fait que, depuis le début de l'ère contemporaine les progrès de l'esprit humain et de ses facultés ont été moins rapides que le développement de l'outillage mécanique, ce qui explique l'impuissance de l'homme à remettre de l'ordre dans sa maison. Actuellement, grâce aux lumières nouvelles jetées sur le problème par la critique philosophique de l'intellectualisme et par une meilleure compréhension des enseignements spirituels de l'Orient, nous affirmons qu'il ne s'agit pas seulement d'une rapidité moins grande dans le développement de la conscience, mais bien d'une véritable et totale stérilisation des facultés supérieures de celle-ci par la vie dans le milieu artificiel engendré par le progrès industriel.

La machine qui aurait pu libérer l'Esprit de la matière l'y ensevelit...

On comprend donc quel service énorme le naturisme est appelé à rendre à l'humanité. Non seulement il est appelé à régénérer les corps et à restaurer l'harmonie dans les rapports des hommes entre eux en ramenant une civilisation faite à l'échelle de l'homme, mais lui seul peut sauver les âmes de la cristallisation qui les menace.

Le véritable naturisme. — Mais pour réaliser cette mission supérieure, le naturisme doit être à la fois complet et harmonieux. Complet, il doit vouloir réaliser le développement total de l'être humain dans sa triple nature, physique, intellectuelle et morale ou spirituelle. Harmonieux il doit accorder à chacun de ces trois aspects l'importance qui lui revient, le corps étant l'instrument de l'intelligence, et celle-ci la servante de l'Esprit.

On voit donc combien vaste est le programme du Naturisme Intégral et combien étendue doit être son action. Il lui faut non seulement régénérer les corps par la pratique du végétarisme, de l'abstinence d'alcool et des autres poisons, par la culture physique, les sports, les bains d'air, de soleil et d'eau, le camping et les vacances à la campagne. Ce

naturisme, qui est celui auquel on pense généralement, non seulement est insuffisant, mais il pourrait devenir très nuisible. En effet, en redonnant de la vie et de la santé aux victimes de la « Civilisation » actuelle par des séjours hebdomadaires et saisonniers à la campagne, il pourrait permettre de consolider en quelque sorte l'état de choses actuelles en enrayant ses ravages matériels. Mais ce serait là un grave danger pour l'homme véritable, c'est-à-dire pour la Conscience Divine, qui risquerait de se cristalliser définitivement dans les habitudes mentales et les intérêts intellectuels engendrés par le contact perpétuel avec le monde artificiel du machinisme qui est le domaine de la mort de l'intuition et de l'esprit.

Par conséquent, il faut « naturiser » non seulement notre façon de boire, de manger, de jouer et de nous récréer, mais aussi, mais surtout, notre façon de travailler et de vivre. Aussi longtemps que nous ne ferons qu'aller excursionner à la campagne et y jouer pour en rapporter des énergies nouvelles pour la féroce lutte pour la vie dans la fournaise des villes, nous risquons d'aller à l'encontre du but idéal que nous poursuivons et dans le cas le plus favorable notre naturisme n'est qu'une amulette. Ce qu'il nous faut, c'est retourner à la vie saine, simple et naturelle de la campagne

qui est la condition *sine qua non* non seulement de la santé des corps mais aussi, ce qui est suprêmement important, de la liberté et de la vie même des âmes. La civilisation actuelle nous conduit tout droit à l'homme-Robot, à l'homme mécanisé. Pour sauver nos corps, pratiquons le naturisme, pour sauver nos âmes retournons vivre à la campagne de la vie semi artisanale et semi agricole qui est la condition normale de l'épanouissement de toutes les facultés humaines.

C'est pourquoi le Trait-d'Union veut collaborer au mouvement vers l'agrarisme, mouvement salutaire qui se dessine actuellement dans tous les pays et dont il a été un des annonceurs en France. C'est pourquoi nous offrons aux idéalistes clairvoyants notre double programme de culture humaine individuelle et d'organisation collective de la vie nouvelle par la création coopérative non seulement de restaurants végétariens et de camps naturistes, mais aussi de colonies de retour à la terre, noyaux des futures cités-jardins où l'être humain libéré des entraves à sa montée intérieure pourra redécouvrir qu'il est fait à l'image du grand architecte de l'Univers... Et c'est pourquoi nous invitons tous les idéalistes clairvoyants à participer à notre mouvement en nous apportant le concours de leur énergie et de leur sympathie.

J.-C. D.

NATURISME DU CORPS - NATURISME DE L'ESPRIT

VERS LA RÉGÉNÉRATION INTELLECTUELLE

Albert GLEIZES (suite)

III

Ces deux manières de situer l'homme répondent pratiquement de deux types de sociétés complètement opposés et cependant qui se succèdent comme se succèdent en contraste le jour et la nuit. Nous allons étudier, rapidement, le type façonné par la manière de penser l'homme encore officiellement reconnue; nous allons le saisir au moment où il se dégage nettement du type antérieur d'où il précède et en suivre le développement jusqu'à la débâcle actuelle.

Le contraste est frappant. L'état d'esprit du moyen-âge pose comme vérité évidente « un principe ». Il reconnaît la vie dans une hiérarchie concentrique d'effets soumis à une cause : Dieu enveloppe tout et la création est une construction par masses dans le temps; les essences, les types, les caractères généraux coexistent avec les effets, avec les individualisations. Cependant, le principe n'est pas venu des effets mais les effets sont venus du principe. Il y a là une étrange lucidité de l'ordre créateur dont je reparlerai plus tard mais que je signale ici pour qu'on comprenne bien la différence essentielle qui sépare cet état d'esprit de celui auquel nous appartenons encore. Dans l'ordre social, cet état d'esprit placera Dieu, l'Absolu, en dehors du temps et de l'espace, éternel par conséquent, et, dans ce temps et cet espace, dans des cadres de grandeurs diverses, l'Universel, la Société, la Famille, l'Individu; d'abord prin-

cipes inaltérables venant de Dieu et, enfin, effets périssables et se renouvelant. Les « REALITES » de ces cadres sont envisagées en raisons inverses de leurs apparences sensibles. L'Universel est plus réel que la société, celle-ci plus que la famille, celle-ci plus encore que l'individu. Pourtant l'individu ne pâtit pas de cette dépréciation intelligente, car l'intelligence, en même temps, protège l'individu entendu comme un microcosme, pour garantir la réalité de la famille qui lui est supérieure mais dont il est le fondement, protège la famille pour assurer la réalité de la société qui est au-dessus mais qui, sans elle, serait compromise et ainsi jusqu'à l'Universel pratique qui assure l'Universel idéal, Dieu. Voilà donc bien le fond de l'état d'esprit du moyen-âge, posant d'abord les principes, puis les effets et assurant aux effets, dans chacun de leurs instants, la meilleure réalisation pour l'autorité des principes. De n'avoir pas aperçu cela résulte sur ces périodes historiques une ignorance étonnante, qui les fait juger à contre-temps et qui les calomnie sur la foi irréfutable des racontars et des potins que l'on considère, à force de les avoir entendu débiter, comme des vérités irréfutables.

L'état d'esprit contraire renverse les positions intellectuelles; ce sont « LES EFFETS » qui sont posés comme vérités évidentes, considérés comme absolus; c'est la pierre qui détermine la maison et non plus la maison qui nécessite la pierre. L'individu sensible est la seule réalité; la famille, la société, l'universel, Dieu, ce sont des abstractions de plus

en plus vagues, qu'on admet par la force des choses mais qu'on subordonne à l'individu; et cela est logique si l'on se souvient de ce que j'ai dit dans le paragraphe précédent. Le *fait* est isolé de ses états antérieurs et sans lien apparent avec ses états futurs; les sens qui constituent le seul contrôle ne retiennent que ce qui les frappe et l'intellect, passivement, reçoit les renseignements sans les discuter; l'individu instantané retient seul les sens, seul il existe par conséquent. Sera-t-il particulièrement protégé pour cette déclaration de primauté? Nous le verrons par la suite, mais nous savons déjà qu'aujourd'hui, dans une société où le gigantesque généralisé domine, l'on commence sérieusement à se demander où est l'homme. Cette domination du gigantesque est d'ailleurs la conséquence du postulat de « l'effet vérité », de l'individu fait exclusif dénoncé par les sens. Car c'est bien là que se découvre une fois de plus, comme une nécessité, l'obligation de se plier, même lorsqu'on veut s'y soustraire, à l'autorité de l'esprit. La famille, la société, l'universel, Dieu, peuvent un jour apparaître des abstractions, l'état d'esprit qui en a perdu le sens exact sera alors travaillé malgré lui, inconsciemment, par le désir de les rendre des réalités satisfaisantes pour les sens avides de se conserver et de s'amplifier. D'où, normalement, l'amplification de l'individu instantané, non plus dans l'ordre de son temps propre mais dans une famille sensible, instantanée elle-même, dans une société sensible, instantanée également, dans un univers sensible, or instantané; d'où, en définitive, le phénomène de *centralisation généralisée* tendant à immobiliser, à faire cadrer dans une étendue unifiée par un temps uniforme des grandeurs considérables; l'individu ne sachant plus changer, sa grandeur personnelle disparaîtra dans le rapport de mesures où il se trouvera avec les antités colossales qu'il aura élaborées; c'est la raison de l'état de choses de maintenant, raison ramenée à une loi très simple et impérative. Les détails de l'Histoire ne viennent qu'en montrer l'action, diversifiée selon les matériaux de l'activité sociale et selon les moments de son développement.

*
**

Si la doctrine de l'homme issue de l'état d'esprit fondé sur la primauté de l'intelligence veut tout d'abord cet homme responsable de ses actes, la doctrine de l'homme comme conséquence de la primauté des sens enlèvera à cet homme cette responsabilité, tout en lui donnant le droit de jugement particulier. Déterminé par un principe absolu dans le premier cas et libre en ce qui concerne la qualité de ses aspects individualisés dans le relatif de l'étendue et du temps il sera, dans le second cas, déterminé par une succession d'aspects individualisés quoique apparemment toujours les mêmes, prenant ainsi un caractère d'absolu, et n'aura d'autre ressource pour reconquérir une apparente liberté que d'en multiplier la quantité. D'une part ce sera la liberté de *faire bien*, d'autre part ce sera la possibilité de *faire beaucoup*; l'égalité entre les hommes sera, ici, fixée définitivement dans une

mesure sensible et, par conséquent, au plus bas étage; là, établie sur une base naturelle de laquelle l'intéressé pourra s'élever jusqu'aux régions les plus hautes de l'esprit; la vie sera pour celui-ci un courant continu, insaisissable pour cette seule raison; pour celui-là, elle sera un système mécanique, discontinu et captable dans son développement.

Ce que, par la suite, on a appelé « l'humanisme » est bien, à l'heure de son départ historique, établi sur une illusion sensible, sur une attribution de valeur excessive à un phénomène pratique uniquement. L'HUMANISME du XVI^e siècle trompe aujourd'hui encore bon nombre d'esprits dégoûtés de la déconfiture morale où ils ne peuvent douter de voir la cause de la déconfiture pratique; sans doute, au XVI^e siècle, le nouvel état d'esprit a-t-il une noblesse et une beauté qu'on ne saurait nier. Mais qu'on y prenne garde. De même que le XIII^e siècle porte tous les germes de ce que sera le XVI^e, le XVI^e siècle est le doctrinaire catégorique de ce que sera finalement le XX^e. En effet, L'homme du XVI^e siècle n'est plus l'homme du XII^e siècle; il est une partie, une quantité isolée de sa somme, un INorganisme; celui du XII^e siècle était un microcosme, une somme, un organisme. Et cela explique tout. Les siècles qui suivront seront des efforts de cette partie, de cette quantité isolée, de cet inorganisme, pour aller vers son destin, que rien ne saurait supprimer, ni les raisons, ni les opinions, ni les voies détournées, ni les faux points de vue, ni les aberrations mêmes, et qui est le tout, la somme, l'organisme. Ici encore se justifie jusque dans l'hérésie de la tendance au gigantesque, et jusque dans l'erreur de la centralisation un appel mal compris d'une vérité intelligente qu'on s'efforce de réaliser dans l'unification immobile de la sensation.

Que la nouvelle aspiration du XVI^e siècle conserve toujours aujourd'hui un prestige défiant la critique, cela peut s'expliquer aisément. Dans mon ouvrage, « La Forme et l'Histoire » (1), j'ai montré combien la formation de la prime jeunesse risque de mouler pour sa vie l'homme qui y est soumis; son sens critique est circonscrit à un ensemble de dogmes qui sont autant d'axiomes, de postulats qu'il ne discutera jamais. Ici encore on voit la nécessité et l'importance des PRINCIPES; même quand on croit ne dépendre que des FAITS extérieurs on dépend en vérité des idées préexistantes et des postulats qu'elles déterminent. L'école primaire déjà les impose; par la suite, lycées, collèges, grandes écoles, etc., les imposeront de plus belle; les diplômes, difficiles à obtenir, exigeant un effort soutenu de la mémoire sinon de l'initiative, seront des garanties faisant primes. De sorte que la formation détermine l'individu et que, pour l'ensemble, il y aura complet accord sur les valeurs de base de cet enseignement. Le XVI^e siècle, comme un renouveau de l'esprit humain, sera adopté par tout le monde et quelle que soit la position qu'occupe l'individu dans l'hémicycle des opinions permises, allant de l'extrême droite

(1) Cf. « Vers une conscience plastique, La Forme et l'Histoire », J. Povolozky, édit., Paris, 13, rue Bonaparte.

à l'extrême gauche, ne se modifieront pas les postulats qui, par contraste, mettront dans l'obscurité les siècles antérieurs et feront qu'on les taxera gratuitement de stupidité et de cruauté. En passant faisons remarquer, comme je le faisais remarquer en 1929, lors d'un congrès des Unions Intellectuelles à Barcelone, qu'en raisonnant ainsi, on sacrifie, pour l'Occident, plus de douze siècles d'existence marqués par ces constructions encore debout et contrôlables que je ne cesserai, synthèses de l'état d'esprit d'une société, à jeter en réponse aux accusations discutables et discutées : les églises romanes et des cathédrales ogivales; douze siècles sacrifiés légèrement, par ignorance et crédulité, à quatre siècles seulement, où s'accroissent progressivement et incontestablement la déchéance de l'architecture malgré d'aimables et souvent heureuses trouvailles et réalisations; quatre siècles qu'on sacrifierait même si l'on en croyait certains pontifes actuels, aux cinquante dernières années qui ont apportées, selon eux, des notions de connaissance jamais entrevues et d'un prix qu'on nous déclare inestimable.

Le XVI^e siècle s'oppose au XX^e siècle non par un état d'esprit mais seulement par la qualité des productions du même état d'esprit; or cela tient plus à l'influence attardée de l'ancien état d'esprit, qui tempère au XVI^e siècle les velléités du nouveau, qu'à ce nouvel état d'esprit en soi. Qu'on y réfléchisse et que, froidement, sans parti-pris d'admiration imposée comme de dénigrement sans fond, on considère Montaigne, qu'on le dépouille de SON ART pour ne voir que sa pensée en raison de l'homme. Comme ce dernier se montre déjà amoindri, déjà mesquin, déjà sceptique, déjà prêt à pactiser avec le Pouvoir, avec l'opinion, avec l'entourage... pour goûter égoïstement sa tranquillité; comme la raison de l'homme, ayant rompu avec le principe intelligent, décidant qu'elle est uniquement dépendante des sensations est tenue aussitôt en suspicion, comme le désespoir de jamais rien savoir transparaît sur le masque du contentement de médiocrité dont Montaigne se couvre. Comme les vraies valeurs de l'esprit sont niées, l'intelligence ne vient plus redresser de son coup d'aile la démarche titubante de cet esclave des sens; la résignation est son lot, la solitude sa meilleure attitude, la satisfaction prudente de ses passions, sa règle de vie, la balance immobilisée dans l'égalité des plateaux est plus qu'un symbole de son action et de ses relations avec ses semblables. Montaigne dépeint ainsi le caractère intellectuel de l'homme nouveau, il en fixe de dessin général qui ne changera pas. Mais il ne pourra empêcher que l'aventure vivante ne se poursuive et, malgré le désenchantement et l'inutilité de vivre révélés par la

nouvelle optique mentale qu'il dénonce, que les gestes des hommes se multiplient et pratiquement accomplissent la fin du cycle jusqu'à l'immobilisation dans l'agitation où nous sommes arrivés à présent. Cette agitation qui fait place au mouvement authentique de l'autre état d'esprit, qui en remplacera l'action réelle et totale faite de l'invisible et de cet instant visible dont j'ai parlé lorsque j'en ai défini la marque et la nature, on la trouvera génialement justifiée sur le terrain pratique par l'œuvre de Descartes. Montaigne cède sur toute la ligne, Descartes reprend l'action de vivre et, ayant perdu le sens intérieur de celle-ci, il substituera à cette perte, selon le nouveau credo sensible, LA MÉCANIQUE. Lui aussi a une prudence et un tact incontestables; raisons d'époques, toujours, que de vieilles habitudes en désuétude mais respectées, expliquent. Mais que ce respect disparaisse tout à fait et la prudence et le tact ne s'opposeront plus à l'accomplissement de ce que contenait la mécanique cartésienne. Descartes se risque à mécaniser la vie de l'animal en profitant des distinctions animiques que faisait l'Eglise entre l'Homme et la Bête. L'idée s'implantera, elle fera son chemin, se généralisera, accaparera l'homme et celui-ci sera mécanisé au cours du XVIII^e siècle.

J'ai dit que le besoin de liberté se manifestant même lorsqu'un déterminisme désolant la supprime extérieurement, l'homme le satisfera, ou croira le satisfaire, en multipliant les aspects de ce que les sens lui rapportent : l'analyse en sera le moyen; on coupera, ou on grossira, même chose; on changera le rapport de l'homme avec les faits visibles; les machines interviendront pratiquement, elles se substitueront insensiblement à l'homme et un milieu peuplé de faits correspondant à leurs ordres de grandeurs camouflera celui de la mesure humaine. Une notion de temps et d'étendue en accord avec la nature des machines aura remplacé la notion de temps et d'étendue de la nature humaine. Et nous arriverons au point où nous sommes aujourd'hui.

Montaigne, au XVI^e siècle, représente un moment pathétique de la pensée occidentale; débordée par la nouvelle attitude que l'esprit du temps lui impose, elle a tendance à renoncer; tendance d'un instant, car sa conclusion modeste, satisfaction d'un bien-être matériel qui la pousse à toutes les concessions, sera reprise avec acharnement par les penseurs qui suivront et deux siècles plus tard le désir de Montaigne sera généralisé dans les doctrines humanitaires du bonheur matériel pour tous. Descartes alors sera maître de l'avenir, la mécanique aura ses coudées franches et le dernier acte se précipitera vers le dénouement.

(A suivre.)

Albert GLEIZES.

HYPOCRISIES

Nos lecteurs auront remarqué que les articles si intéressants du philosophe ardent qu'est M. Hoyack avaient une saveur très particulière. Cela tient à ce que notre ami, Hollandais,

a la coquetterie d'écrire directement en français, qu'il manie avec infiniment de compréhension et un ton bien personnel.

D'autre part, nous rappelons que nos collaborateurs gar-

dent toute la responsabilité de leurs opinions qui n'entraînent celle de la Revue que lorsqu'elles passent dans les articles non signés.

L'hypocrisie est devenue un trait spécifique des moralistes à la mode et des prophètes de la fraternité.

Tandis que les Anglais abattent dans l'Inde à coups de matraque, la plus douce des populations, M. Mac Donald, en Europe, se fait champion de la paix.

Tandis que les « chrétiens » de toute l'Amérique protestent contre la persécution des Juifs en Allemagne hitlérienne, ils ne rougissent pas de lyncher des pauvres nègres pour le plus humain des péchés.

Tandis que les puissances occidentales continuent à pénétrer militairement et industriellement les continents « non civilisés », ces messieurs à Genève, font la morale aux Japonais, obligés de conquérir à main armée, pour une population trop prolifique, les débouchés que la mauvaise volonté des blancs leur interdit.

Les Etats-Unis, pays des gangsters, des banqueroutiers par excellence, des chômeurs mourant faute de secours publics, se croient autorisés de donner une leçon de pacifisme au vieux monde.

La foule de nos mercantis, de nos brasseurs d'affaires, inspirant une presse veule et corrompible, préconise le retour de l'ère du lucre illimité et sans frein, l'ère du libre échange, et ce, sous le drapeau impressionnant de l'entente universelle des peuples.

Il ne manque pas de braves gens, plus idéalistes que perspicaces, n'ayant jamais étudié les dessous de l'économie, ni les rapports réciproques dans lesquelles se trouvent les différents domaines de la vie sociale, qui se rangent du côté des intéressés dans le libre échange et la reprise des affaires.

Liberté et universalité sont aujourd'hui des mots à la mode, sans que ceux qui s'en grisent sachent comment ils doivent être compris et à quel plan de la vie ils ressortent.

Les économistes officiels, à leur tour, ne sont point sans préjugés. Ils sont les victimes de leur formation intellectuelle, produit du matérialisme, propre au siècle précédent. Ce n'est pas d'eux qu'on doit attendre une vague régénératrice.

Ainsi que l'art sert d'objet de spéculation à des trafiquants de toute sorte, la fraternité humaine est en train de devenir un habile moyen de publicité. Les naïfs aussi bien que les rusés se parent de cette idée sublime, qui, de tout temps, a été un aspect de la religion. Certes, la peur d'une nouvelle guerre est très grande chez les masses qui n'ont pas encore oublié les massacres du Chemin des Dames. Mais tant que l'humanité continue à créer des conflits industriels et commerciaux — car il n'y a pas d'autres conflits à notre époque matérialiste — il ne saurait être question de paix.

Le pacifisme sous sa forme actuelle n'est donc par pur ou de bonne foi. Il ne peut pas être sincère aussi longtemps que les peuples font tout pour rendre la guerre inévitable.

Ne peut être un sincère pacifiste celui qui ôte le pain à son voisin.

Ne peut être un sincère pacifiste celui qui, afin de rendre son industrie plus profitable, c'est-à-dire la rationalise, renvoie le travailleur, source de toute richesse.

Ne saurait être honnêtement antimilitariste un peuple qui exploite les noirs et les bruns de ses colonies.

Peu de gens savent que notre système capitaliste, libre-échangiste, dépend du bon fonctionnement des colonies. La colonie nous sert à deux choses, à savoir : à nous procurer des denrées alimentaires et des matières premières à bon compte, par moyen d'un travail forcé ou à moitié forcé de la part des indigènes (contre un minimum de salaire) et, deuxièmement, à nous servir comme débouchés pour les produits de notre industrie, si bien que le fameux économiste allemand Werner Sombart, le grand maître de l'histoire du capitalisme, compare le rapport entre l'occident industriel et le reste du monde à celui entre la ville et la campagne.

L'Europe, dit-il, est la gigantesque « ville » qui est nourrie par la « campagne » que représente la planète entière.

Le fonctionnement régulier de cette économie dépend d'un échange réciproque et ininterrompu entre les deux hémisphères de la production.

Malheureusement, l'esprit de lucre a conduit le capital à chercher des placements toujours plus profitables dans les pays jusqu'alors non encore industrialisés.

En même temps, les financiers n'ayant aucune vue d'ensemble, aucune directive générale, sauf la volonté de détruire le concurrent (si ce n'est qu'on organise des cartels pour mieux servir ses propres intérêts) ont concentré le crédit sur une rationalisation, c'est-à-dire une intensification de la production par homme et par heure, qui n'avait pas de limites. Soit dit, entre parenthèses, le grand public acclamait en cette mécanisation systématique de l'effort humain et en cette élimination de la main-d'œuvre, le progrès et l'évolution.

Il en est résulté une surproduction monstrueuse dans les pays industriels et la désorganisation complète des industries autochtones (les artisanats) chez les peuples moins évolués dans le sens où on entend ce mot aujourd'hui. Ce processus a donné lieu à un prolétariat colonial sous-payé qui, lui, est un mauvais client pour les usines à convoyeur. La paysannerie se trouve dans la même position désavantageuse vis-à-vis des groupes industriels de la population, que les colonies se trouvent vis-à-vis des mères-patries. Partout il y a rupture de l'équilibre, et l'économie n'est rien que de l'équilibre.

Bon nombre de grandes entreprises, dorénavant unes et indivisibles, grâce à la division du travail, du taylorisme et du convoyeur, ont le choix de fermer leurs portes ou de travailler à perte. Il en est de même pour la production agricole, dite intensifiée et industrialisée. Voilà l'extrême pourquoi de la crise actuelle.

Si le système de l'économie libre, qui, dans la crise,

prouve son ineptie, est imminemment exploiteur des peuples de couleur, dits arriérés, il est encore le plus indiscret qui soit. Le libre échange préconise la libre concurrence, ce qui revient à dire que j'ai la liberté de détruire la prospérité de mon voisin, pourvu que, grâce à un traitement plus médiocre de mes ouvriers ou bien grâce à une rationalisation plus considérable de mon outillage, je puisse jeter sur le marché, une marchandise plus avantageuse pour l'acheteur. Belle sollicitude pour la bourse du consommateur! Mais combien à courte vue!

Car chaque consommateur est à son tour un producteur, qui n'aime pas à être ruiné pour le bon plaisir d'un fabricant étranger. Il criera à la protection, aux contingentements et les gouvernements, défenseurs naturels des intérêts de leurs sujets, finiront par élever des murailles douanières.

« La concurrence et les crises qu'elle provoque sont salutaires nous disent les économistes officiels. La concurrence stimule le rôle de ceux qui produisent, combat l'esprit de routine et le consommateur est desservi par des marchandises à la fois plus solides et meilleur marché.

« La crise actuelle, comme toutes les autres au cours du XIX^e siècle, est la correction automatique des fautes commises par les entrepreneurs, dit-on. La faillite de tant d'entreprises prouve qu'elles n'étaient pas bien fondées, qu'on s'est trompé en y investissant du capital. Une affaire qui ne marche pas doit disparaître. L'atmosphère économique une fois clarifiée, les affaires vont reprendre de belle allure. »

Ce raisonnement serait de rigueur si un entrepreneur était seul à expier son manque de perspicacité économique. Mais à notre époque où l'existence de milliers de travailleurs et de leurs familles dépend d'une seule entreprise industrielle, où l'équilibre national est touché par la défaillance d'une seule industrie, où le fisc le sent dans ses revenus, la libre concurrence et ses ajustements deviennent à la fois insensée et criminelle.

La voix de la raison devrait se mêler à celle de l'humanité. Mais l'une et l'autre ne sont bien considérées chez nos économistes de la vieille école.

La voix de la raison — il faut pour cela la vue large et désintéressée.

La voix de l'humanité — il faut pour elle avoir du cœur. Or avoir un cœur, avoir un idéalisme, compter d'économie avec des facteurs humains est considéré par ces pontifes comme anti-scientifique. Pour être un bon économiste il faut être oublieux de l'homme, l'homme qui souffre et qui lutte, l'homme qui aime et qui peine pour créer un peu de bien-être pour lui et pour les siens, l'homme enfin qui est fait à l'image de Dieu.

Homo œconomicus, un être d'abstraction, né du cerveau des matérialistes du XIX^e siècle, un être qui ne vit pas et qui n'a jamais vécu, qui est uniquement âpre au profit, voilà l'épine dorsale du libéralisme économique. Voit-on maintenant l'hypocrisie?!

.....
Pour que la paix s'établisse sur terre, il faut bien d'autres remèdes que des systèmes économiques. Il faut la rééducation spirituelle de l'humanité. Il faut que le cœur de l'homme soit réformé.

Une des premières conditions cependant pour que cela soit possible est que d'abord les individus et les peuples se laissent en paix.

Il faut que les hommes produisent pour satisfaire leurs besoins réels et non pas pour profiter aux dépens des autres.

Contraire à l'idée du libre-échange international, qui représente la lutte de tous contre tous, donnant finalement lieu à la guerre, est celle de l'autarchie, c'est-à-dire la production de chaque famille, de chaque ville, de chaque région, de chaque nation pour son propre usage, dans la mesure où cela est possible. Et comme complément de cette autarchie le commerce; non inversement. Le commerce sert à échanger ce que nous pouvons produire de trop contre ce dont nous avons besoin (matières premières). Le commerce sain est celui où il y a réciprocité entre chaque fois deux communautés.

L'autarchie seule enlève les sources de conflits économiques, inspireurs des guerres modernes.

Tant que les intérêts industriels des états se contredisent d'une façon si essentielle, tout pacifisme n'est qu'une farce.

Ce n'est qu'en rendant les peuples à leur propre sol et à eux-même, que le vrai universalisme saura épanouir.

L. HOYACK.

(Tout en partageant les vues de M. Hoyack sur l'autarchie qui est la conséquence normale de la naturisation des mœurs, nous devons ajouter qu'elle ne peut être bienfaisante et pacifique qu'à la condition d'être la conséquence du retour des populations en la vie saine et naturelle que nous préconisons et non une mesure artificielle prise arbitrairement par les législateurs dans le but de servir les intérêts des producteurs puissants sans égard à l'intérêt des consommateurs anonymes. L'autarchie bienfaisante doit résulter de la disparition du dualisme des producteurs et des consommateurs résorbés en un type nouveau d'organisation économique, le village coopératif autarchique. — N. D. L. R.)

MENUS PROPOS NATURISTES

Protectionisme et végétarisme.

Pour tous ceux qui cultivent leur jardin et leur champ, le printemps est le signal de la reprise d'une vie active au grand air. Mais si tous ressentent une vraie joie à se retrouver en contact avec la terre, à bêcher, planter, semer, à tailler et soigner les arbres, en un mot à être ou à s'improviser jardinier et agriculteur, il en est peu, j'en suis sûre, qui ne déplorent la nécessité dans laquelle ils se trouvent, sitôt les premiers travaux commencés, de devoir lutter, continuellement, contre les déprédations, les larrons de toutes

tailles, avec ou sans pattes, qui viennent dévorer ou détruire le produit de leurs efforts.

Evidemment, lorsqu'il s'agit d'un carré de choux envahi par une tribu de chenilles, la plupart de nos amis n'auront aucune hésitation sur ce qu'il convient de faire — surtout s'ils aiment les choux! Tout au plus hésiteront-ils quant au choix du meilleur moyen pour envoyer, sans souffrances, ces rampantes bêtes rejoindre leur âme-groupe au paradis des chenilles. Mais la lutte devient bien plus difficile à mener lorsque le larron se présente sous une forme charmante et gracieuse et que, de prime abord, il nous apparaît moins nuisible... Je pense ici à certains loirs qui, chez les hôtes de Bois-Fourgon, venaient sous les yeux mêmes de ces derniers tâter les figues, choisissaient les plus mûres, les plus tendres, puis, prestement, les cueillaient et les emportaient malgré les exclamations indignées des spectateurs. Ils étaient si prestes ces loirs, si habiles à saisir la proie convoitée, si gracieux lorsqu'ils la transportaient en quelques bonds hors de notre portée, à travers les branchages, que j'ai partagé, à Bois-Fourgon, tous les scrupules et toutes les perplexités de mes amis placés devant la nécessité de renoncer à leurs figues et même à tous fruits donx et délectables, ou de déclarer une guerre sans merci à cette famille de pillards sans vergogne.

Même problème, mêmes hésitations au sujet des déprédateurs ailés qui surgissaient en vols serrés, des quatre coins de l'horizon, sitôt que les cerises apparaissaient comme des rubis brillants dans la verdure des arbres... Je me souviens d'une série d'épouvantails destinés à les mettre en fuite, dont l'action était complétée encore par une série de boîtes sonores qui pendaient, attachées ça et là, dans le cerisier... et je revois aussi, ô ironie, perché juste au-dessus d'une de ces boîtes bruyantes, un merle qui, éperdument, chantait sa joie devant le festin que lui offrait le cerisier et dans les branches, tout un bataillon bruissant d'oiseaux évoluaient et se régalaient malgré tous les dispositifs destinés à les effrayer...

Ah! certes, le problème de la protection des légumes et des fruits est l'un des plus délicat à résoudre pour tous ceux qui perçoivent l'unité de tout ce qui vit et qui sentent tout ce qu'il y a de sacré dans n'importe quelle vie; que ce soit celle qui anime l'oiseau, le limaçon, la chenille ou le rat des champs... mais qui, en même temps, aimeraient pouvoir consommer ce qu'ils ont planté et cultivé! Problème délicat qui ne puet être résolu une fois pour toutes, car, même si nous sommes tous d'accord pour admettre qu'il ne faut pas, sans nécessité absolue, détruire une créature vivante, chacun de nous, dans chaque cas particulier, se trouve devant l'obligation de décider si la destruction de l'animal est pour lui une nécessité absolue ou pas. Aussi les justifications que nous découvrons varient-elles selon les individus. Je voudrais vous citer ici la solution que découvrit un petit garçon qui, comme beaucoup d'entre nous, désirait protéger son bien mais n'était cependant pas très sûr d'avoir le droit de supprimer son agresseur.

Il s'agit de maître Trott, le petit héros d'un livre charmant (1), d'André Lichtenberger, livre que beaucoup d'entre nous connaissent sans doute, mais que plusieurs ont peut-être un peu oublié, aussi ils me permettront d'en rappeler ici un passage.

Trott vient contempler un rosier dans son propre petit jardin; tout à coup il aperçoit, sur une rose tout épanouie, un escargot à la trace baveuse. Il saisit l'animal et s'apprête à le jeter, par-dessus le mur, dans le jardin du voisin, lorsque « Miss » lui fait remarquer qu'il n'a pas le droit, pour défendre son bien, d'envoyer son escargot dévorer les plantes du voisin.

Miss lui conseille de l'écraser. Mais tuer l'escargot de cette façon, sous sa semelle, dégoûte profondément Trott qui se décide à aller plutôt jeter l'escargot dans le puits. (Je cite textuellement ici.)

« Trott se prépare à mettre son idée à exécution. Pour-
« tant il n'est pas satisfait. Après tout, le pauvre escargot
« n'a rien fait de mal. Est-ce que ça n'est pas méchant de
« le tuer comme cela? Il se promenait tout tranquillement
« et était peut-être très gai à faire son petit tour et son
« dîner sur le beau rosier, au beau soleil. Oui mais il l'abî-
« mait. Il le mangeait. Il doit être puni. Eh! pourquoi le
« punir? Il faut bien qu'il mange, lui aussi. Il mange ce
« qu'il peut. Ce n'est pas pour abîmer la rose, par méchan-
« ceté qu'il rampait dessus, c'était parce qu'il avait faim,
« parce qu'il en avait besoin pour se nourrir. Est-ce que,
« vraiment, l'on peut le tuer pour cela? Bah! est-ce qu'on
« ne tue pas les bœufs et les moutons, et les pauvres petits
« agneaux... Ils sont plus intéressants qu'un escargot et
« pas plus méchants que lui. Pourtant on les tue bien.
« Donc!... Trott lève le bras pour précipiter l'escargot...
« mais il le ramène doucement. Sa main tient toujours la
« coquille.

« Oui, c'est vrai, on tue toutes ces bêtes mais c'est pour
« les manger, parce qu'on en a besoin. Sans ça c'est très
« mal de tuer... Et pourtant les oiseaux picorent les fruits;
« les bœufs et les moutons broutent l'herbe et les jolies
« fleurs. Trott a vu l'autre jour une vache arracher au
« moins cinquante marguerites d'un coup de dent. Malgré
« ça, ç'aurait été très vilain de la tuer et l'escargot n'est
« pas plus coupable qu'elle.

« Trott, à force d'agiter ces problèmes, se sent très mal
« à son aise. Il commence à avoir un peu envie de pleurer.
« Il lui semble maintenant qu'il commettrait un très grand
« péché en immolant l'escargot à sa colère. Et pourtant
« vraiment, non, il ne peut pas laisser abîmer et déchiqueter
« ses fleurs par cette vilaine bête. Que faire? Il se torture
« le cerveau.

« Des raisonnements s'ébauchent vaguement dans sa tête.
« C'est mal de tuer un mouton. Mais, si on le mange, ce
« n'est pas mal. C'est mal de tuer un escargot, mais...

(1) « Mon petit Trott », par André Lichtenberger. Bibliothèque Plon.

« Il fixe l'animal avec des yeux épouvantés. Non vraiment c'est impossible. Miss, de loin, sourit des perplexités de Trott, comment cela finira-t-il ? »

« Tout à coup, Miss pousse un cri strident et se précipite... »

« Que s'est-il passé ? D'un geste précis, rapide et inattendu, Trott s'est fourré l'escargot au fond du gosier et, fermant les yeux, il l'a avalé. »

« — Oh ! Trott, comment pouvez vous... quelle horreur ! »

« Trott laisse tomber l'averse avec calme. Il est plus préoccupé de ce qui se passe dans son intérieur. Il a un

« peu d'inquiétude pour son estomac. Ça gargouille drôlement ; sans doute l'escargot se promène. Cette idée lui donne un petit haut-le-cœur. »

« Mais non. C'est fini. Il doit être digéré. Alors Trott retourne à son jardin ; il contemple la rose avec un redoublement de tendresse et se sent fier d'avoir protégé sa beauté sans avoir sacrifié inutilement la vie de son humble agresseur. »

Heureux Trott qui a trouvé la solution ! Mais... hélas, nous autres végétariens, nous ne pouvons même pas la faire nôtre !
J. W.

EXPOSITIONS UNIVERSELLES

« La mécanique exige une mystique, on l'oublie trop. »

BERGSON.

Il faut être un grand philosophe, habitué à n'évoluer qu'au milieu des abstractions les plus pures, pour n'avoir jamais rencontré la mystique de la mécanique, cette très vieille personne, qui, sous toutes sortes de déguisements, court les rues et les routes, s'étale dans les discours officiels, les programmes universitaires, les productions des artistes et des poètes, les articles de revues les plus doctes et les annonces des quatrième pages des journaux.

Déjà en germe dans l'imagination d'un moine du moyen-âge qui, au bord de la Baltique, inventait la poudre à canon, dans celle de Gutenberg, dans les rêves aviatiques de Raymond Lulle ou de Léonard de Vinci, elle est née à la vie active il y a plus de cent ans. Elle a été formulée mille fois par des savants et des philosophes. Elle est d'ailleurs séduisante et pleine de tentations : libération de la pensée de l'homme par l'allègement de son effort physique ; rapprochement des peuples qui n'auront plus aucune raison de se haïr puisque le développement des moyens de transport leur permettra d'apprécier leurs charmes respectifs si facilement ; asservissement des forces naturelles par le génie humain qui repétrira le monde selon ses fantaisies personnelles et sans tenir le moindre compte d'aucune loi.

« Il n'y a plus de mystère ! » s'écriait Berthelot parce qu'il venait de découvrir l'acétylène. Et « en cherchant la constitution de la cellule, nous avons trouvé la cellulose », me disait le professeur X..., il y a trois ans, à l'exposition de Barcelone, au milieu d'une section d'industrie chimique, annonciatrice de toutes les exterminations.

Toute la mystique de la mécanique tient entre ces deux formules. Si elle était restée soigneusement clôturée dans les esprits désintéressés et généreux de quelques clercs humanistes, sans doute n'eut-elle fait aucun dégât. Mais c'est le propre des mystiques d'être des forces explosives chargées d'un incalculable pouvoir irradiant. Se transformant beaucoup en route, de la cervelle du philosophe ou du savant qui rêvait le bonheur du monde, cette mystique-ci s'est répandue,

descendant peu à peu jusqu'aux couches les plus utilitaires et les plus voraces, grâce aux bienfaits de la vulgarisation.

Relisons tous les discours officiels prononcés depuis plus d'un siècle aux inaugurations et aux cérémonies des expositions universelles qui sont le produit le plus expressif de la mystique du progrès mise en action. Nous y retrouverons, syllabe par syllabe, tous les espoirs, toutes les certitudes dont, malgré tant d'expériences décevantes, les messianistes de la machine se grisent encore maintenant. Ils oublient seulement que notre liberté se meut dans des limites très étroites. Comme le dit Flammarion, elle ressemble à celle d'un passager à bord d'un transatlantique. Le passager peut choisir entre dormir dans sa cabine ou se promener sur le pont. Mais aucun de ses actes n'influera sur l'itinéraire du transatlantique, ne changera son point de départ ni son point d'aboutissement.

Dans un volume publié en 1844 (texte de M. Jules Burat, ingénieur civil, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, rédacteur en chef du journal *Le Commerce*) se trouve le récit des premières expositions universelles organisées en France : La première de toutes, sous le Directoire en 1796, au Champ de Mars. Monge avait combiné pour la circonstance un « procédé mécanique » (?) permettant de transporter à travers les Alpes l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, l'Hercule Farnèse, le Laocoon. Malheureusement, dit M. Burat : « l'exposition de 1798 ne donna qu'une idée fort imparfaite des progrès réalisés par l'industrie nationale, pendant cette première partie de son émancipation ». Les manufacturiers de province, invités trop tard, ne purent rien envoyer. Ceux de la région parisienne seuls exposèrent ; ils étaient onze. Mais « le Directoire avait si bien compris la portée de cette institution qu'il chercha à donner à cette première tentative le plus d'éclat et de solennité. » Le Ministre de l'Intérieur, l'école des trompettes, un détachement de cavalerie, un peloton d'infanterie, les artistes inscrits pour l'exposition, le jury, le bureau central défilèrent autour de l'enceinte, plusieurs fois, tournant en rond. « Le Ministre, se plaçant sur un tertre du Champ de

Mars, prononça un discours approprié à la circonstance et empreint du style emphatique de l'époque. Il rappela l'émancipation récente de l'industrie, releva les arts mécaniques de l'abaissement où les tenaient de vains préjugés. » Cette exposition ne dura que trois jours. Le Ministre envoya une circulaire aux autorités départementales « pour leur faire connaître que l'intention du gouvernement était que les expositions eussent lieu tous les ans. » « L'exposition n'a pas été très nombreuse, disait le Ministre, mais c'est une première campagne, et cette première campagne est désastreuse pour l'industrie anglaise. Nos manufactures sont les arsenaux d'où doivent sortir les armes les plus funestes à la puissance britannique. » Le Ministre annonçait en outre que le jury central décernerait vingt médailles d'argent aux vingt manufacturiers les plus habiles et une médaille d'or à celui qui aurait porté le coup le plus funeste à l'industrie anglaise. Ainsi la guerre que la France faisait à l'Angleterre n'était plus seulement politique; elle prenait déjà un caractère commercial, et les expositions étaient considérées comme un des moyens les plus propres à stimuler l'industrie nationale, afin de la mettre en état de soutenir la lutte avec succès sur ce nouveau champ de bataille.

Les expositions universelles sont toujours donneuses d'illusions. Celle du rapprochement des peuples par le développement des moyens de transport et les relations commerciales est une des plus tenaces. Reconnaissons cependant que l'exposition de 1798 fut assez lucide et assez franche en ce qui concernait cette illusion-là.

La seconde exposition eut lieu seulement en 1801 (malgré la circulaire du Ministre établissant les expositions annuelles) non plus sous le Directoire, mais sous le Consulat et la griffe déjà vigoureuse de Napoléon. « Ce fut une époque glorieuse pour l'industrie que celle où, plaçant son titre de membre de l'Institut avant tout autre, ce grand homme parcourait avec ses illustres amis, Berthollet, le chimiste, Monge, le géomètre et le ministre Chaptal, les ateliers et les grandes manufactures de Paris, de Rouen, de Lyon, de Milan, de Bruxelles, de Liège, d'Aix-la-Chapelle, excitant partout le besoin du progrès, pénétrant avec son regard d'aigle dans les mystères de la production, semant partout les encouragements et les récompenses sur ses pas. »

Les écluses étaient ouvertes. Le nombre des exposants de 220, en 1801, s'élevait en 1802 à 540, puis à 1.142 en 1806. Puis, les expositions s'interrompirent, car la guerre absorbait toute l'attention de Napoléon. Mais l'industrie se développait d'autant plus en France que le blocus relatif imposé par l'Angleterre réduisait les importations.

La cinquième exposition ne s'ouvrit qu'en 1819, sous la Restauration avec 1.672 exposants. D'autres suivirent, en 1823, 1827, 1834, 1839, 1844. Avec chacune d'elles apparaissaient de nouveaux procédés de teinture, de filature, de traitement des métaux; des machines à diviser, à raboter, à buriner, à aléser, à percer des écrous; des presses, des marteaux, des chaudières et toutes sortes de moteurs. Les

premières lignes de chemins de fer avaient été construites et les premiers ponts suspendus. Tout ceci rassurait les gens raisonnables. En 1844, le jour de la distribution des récompenses, le baron Thinard, président du jury disait, dans son discours au roi : « Enfin, apparaissent ces moteurs de forces diverses, d'une puissance quelquefois gigantesque, qui sont la merveille des temps modernes, moteurs que la France produit maintenant à l'égal de l'Angleterre, et dont la destinée sera peut-être un jour de changer la face du monde en opérant dans les mœurs publiques la révolution la plus grande et la plus heureuse? N'est-il pas probable, en effet, que la rapidité avec laquelle les distances seront franchies, établira entre les peuples des relations fréquentes, des liens de confraternité que resserreront encore les intérêts mieux compris, et n'est-il pas permis d'espérer que la guerre qui n'est honorable qu'autant qu'elle a pour objet la défense de la patrie ou de l'honneur national, fera place à la paix qui devrait toujours régner, du moins entre les nations civilisées. »

*
**

Il serait bien curieux de relever à travers tout le XIX^e siècle et parallèlement au développement forcené du machinisme les protestations de quelques esprits perspicaces et leurs avertissements. En 1840, à la Chambre des Pairs, au cours d'une discussion sur le travail des enfants dans les usines, Montalembert faisait contre l'industrie un réquisitoire éclatant :

« Il est vrai, grâce au ciel, que nous n'en sommes pas
« arrivés à ce point de voir chez nous les atrocités qui ont
« eu lieu en Angleterre. Nous n'avons pas encore vu de
« petits enfants de sept à huit ans condamnés à quinze
« heures de travail, et leurs petites jambes affaissées par la
« fatigue, enfermées dans des bottes en fer-blanc pour les
« forcer à se tenir debout quand le sommeil les accable :
« et cependant on trouve dans plusieurs rapports officiels,
« et notamment dans l'ouvrage admirablement utile du
« docteur Villermé, déjà cité dans cette discussion, plusieurs
« exemples qui dénoncent les progrès croissants de la bar-
« barie industrielle.

« Mais un résultat incontestable et dont les développe-
« ments vous seront présentés, je l'espère, avec quelque
« étendue par notre noble collègue le marquis de Laplace,
« c'est la décrépitude des jeunes gens appelés au service
« militaire dans les districts manufacturiers. N'est-il pas
« constaté à peu près partout que, par une contradiction
« déplorable, dans les contrées les plus prospères et les
« plus riches, à Mulhouse, à Elbeuf, à Rouen, les jeunes
« gens de vingt ans, appelés à la défense de la patrie, sont
« précisément les moins robustes et les moins sains de toute
« la France; qu'il faut y épuiser toute la classe pour trou-
« ver le contingent; que le spectacle offert par cette jeu-
« nesse aux conseils de recensement est aussi rebutant
« qu'humiliant pour les amis du pays? N'avez-vous pas été
« frappés comme moi par cette considération si juste de

« notre rapporteur? Il vous a dit : si les méthodes suivies
 « par l'agriculture faisaient dégénérer à ce point la race
 « bovine ou la race chevaline, on s'empresserait de porter
 « remède à ces méthodes, et parce qu'il s'agit de la race
 « humaine, on reste les bras croisés et on recule devant les
 « difficultés d'exécution! On demande tranquillement que le
 « Gouvernement ait quatre ou cinq ans pour en délibérer!

« Souvent je me suis dit : Si un tyran, un conquérant
 « étranger s'était emparé de la France, comme la Russie,
 « par exemple, s'est emparée de la Pologne, et s'il nous
 « eût tenu ce langage : Dès qu'ils seront en état de se tenir
 « sur leurs jambes, des milliers de vos enfants vous seront
 « enlevés, seront introduits dans des établissements où leur
 « organisation physique sera dégradée, affaiblie d'année en
 « année, où, au lieu de connaître les jouissances, la gaieté,
 « la liberté de leur âge, ils seront initiés à tout ce qu'il y
 « a de plus déplorable dans la dépravation humaine, où ils
 « seront moralement abrutis d'abord, puis intellectuellement
 « hébétés, pour être ensuite physiquement éternés comme les
 « conscrits dont on vous parlait tout à l'heure, où vos jeunes
 « filles perdront leur innocence avant même d'être nubiles;
 « si un tyran, dis-je en agissait ainsi avec la France, il n'y
 « aurait pas assez de haine et d'injures à déverser sur sa
 « tête.

« Eh bien! le joug de l'industrie est celui-là, Messieurs.
 « Ce n'est pas sa volonté, je le sais bien, mais voilà ses
 « résultats.

« Permettez-moi, en terminant, de faire à ce sujet une
 « observation peut-être audacieuse; mais je la dirai avec
 « cette franchise que la Chambre a bien voulu tolérer quel-
 « quefois chez moi. Les plus grands maux d'une société ne
 « sont pas toujours, à mon avis, ceux dont elle se plaint
 « le plus, ce sont quelquefois précisément les remèdes qu'on
 « croit apporter à des maux subalternes. Ainsi, en France,
 « ce n'est pas la misère des classes indigentes, l'esprit
 « d'anarchie et de révolte qui me paraissent le plus à dé-
 « plorer, mais bien les prétendus remèdes qu'on croit leur
 « opposer : l'instruction et l'industrie, non pas, certes, l'ins-
 « truction et l'industrie en elle-même, mais telles qu'elles
 « sont actuellement organisées en France. Oui, Messieurs,
 « je ne crains pas de le dire, l'instruction telle qu'on la
 « donne presque partout en France, sans sanction religieuse,
 « sans éducation morale, sans hiérarchie sociale, est le plus
 « funeste présent qu'on puisse faire à un peuple. (*Vive*
 « *approbation.*) Et dix années de statistiques sont là pour
 « prouver d'une manière irréfragable la vérité de ce que
 « j'avance; car les départements où l'on sait le mieux lire et
 « écrire sont ceux qui comptent le plus de criminels.

« Mais ce que je dis de l'instruction, et que vous admet-
 « tez, Messieurs, n'est pas moins vrai de l'industrie. (*Ré-*
 « *clamation.*) Permettez, on dit souvent, vous l'avez en-
 « tendu sans cesse, qu'en créant une manufacture dans une
 « localité, on est le bienfaiteur du pays. Eh bien! moi, je
 « soutiens qu'introduire l'industrie manufacturière dans une

« localité rurale, c'est y introduire une source de désordre,
 « d'immoralité et de malheur. (*Légère rumeur.*) Il faut
 « savoir, Messieurs, ne pas fermer les yeux à la source du
 « mal, quand on est effrayé de ses résultats. Je dis que
 « l'industrie répandue dans les campagnes, au détriment des
 « travaux agricoles, est le fléau de la France. Remarquez
 « bien que je n'entends pas parler de l'industrie domestique
 « exercée sous le chaume au coin du foyer paternel : celle-
 « là est un bienfait. (*Très bien.*) Mais ce que j'attaque et
 « que je déplore, c'est l'industrie casernée, pour ainsi dire,
 « l'industrie des filatures et autres usines de ce genre, qui
 « arrache le pauvre, sa femme et ses enfants aux habi-
 « tudes de la famille, aux bienfaits de la vie des champs,
 « pour les parquer dans des casernes malsaines, dans de
 « véritables prisons, où tous les âges, tous les sexes sont
 « condamnés à une dégradation systématique et pro-
 « gressive. »

Mais rien ne pouvait plus arrêter la grande croisade pour
 le faux-marbre, la conserve alimentaire, l'acide sulfurique au
 rabais, le vinaigre fait avec des condensations de fumée de
 bois, dont le mot d'ordre devait être « enrichissez-vous ».

L'exposition de 1855 avait consolidé le Second Empire
 oscillant. Ici encore un petit livre (visites et études de
 S. A. I. le prince Napoléon au Palais de l'Industrie. Guide
 pratique et complet. Don de la Commission. Perrotin, édi-
 teur, 41, rue Fontaine-Molière, Paris) est plein de passages
 surprenants. Cette énumération, entre'autres : « la fabri-
 « cation du papier de bouton verni, connu dans le commerce
 « sous le nom de papier mâché qui, importé en France, a
 « pris un très grand développement, les pièces de physique
 « amusante et les jouets en fer battu, les progrès de la
 « photographie, de l'héliographie et de l'héliochromie, la
 « conservation des plaques de collodion préparées au miel
 « et de glaces préparées à l'albumine, l'invention par un
 « sourd-muet d'une machine qu'il nomme ciseau à sculpter
 « au tour, de mannequins d'artiste (mais vraiment d'artiste)
 « en caoutchouc, de collections d'imitations de fruits en cire
 « extraordinairement réussies et exécutées par les sœurs de
 « la Providence. » Je n'invente rien, je cite textuellement.

**

Deux ans avant la Commune et un an avant la guerre
 de 1870, l'exposition de 1869 persuadait Victor Hugo de
 la fraternité des peuples.

**

La fin de l'Empire, les premières années de la Répu-
 blique. Entre 1860 et 1890 : période qui apparaîtra peut-
 être comme celle d'un tournant décisif dans quelques géné-
 rations. L'Europe vieillit. Mais elle vieillit mal. La décrépitude trépidante et bavarde des races occidentales n'a pas
 même cette sorte de hauteur stoïque que l'immobilité et
 l'acquiescement à la mort confèrent à l'agonie des races
 d'Orient. L'Europe est enchantée d'elle-même. Son agi-
 tation lui semble une surabondance de vitalité. Dans la

masse l'optimisme grandit. Jamais les affirmations n'ont été plus vaniteuses, ni les discours officiels plus grandiloquents. Pourtant quelques voix qu'on entend mal s'inquiètent : « Nouvel exemple et nouvelles victimes des inexorables lois « morales, nous périrons par où nous avons cru vivre. La « mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès « aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, « que rien parmi les rêveries sanguinaires ou anti-naturelles « des utopistes, ne pourra être comparé à ses résultats « positifs », dit Baudelaire. Et ailleurs : « Théorie de la « vraie civilisation. Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la « vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la « diminution du péché originel. Peuples nomades, pasteurs, « chasseurs, agricoles et même anthropophages, tous peuvent « être supérieurs par l'énergie, par la dignité personnelle, à « nos races d'Occident. Celles-ci peut-être seront détruites. » Dans *Le parfum de Rome*, Veuillot s'effraye de voir les forces d'argent et les forces matérielles détruire les derniers vestiges des forces de l'esprit : « Une civilisation dans « laquelle toute puissance est donnée aux fortunes mal « faites verra de terribles aventures. » — Et : « Les forces « scientifiques que Dieu nous met aux mains depuis trente « ou quarante ans, ces forces scientifiques qui domptent la « nature sans arracher son secret et qui enivrent l'homme « d'orgueil, me semblent préparées pour dompter étrange- « ment l'humanité. Tout au moins elles lui joueront de « sanglants et cruels tours. » Dans son langage toujours un peu emphatique, Saint Yves d'Alvèdre se montre plus lucidement réaliste que bien des économistes professionnels : « Si l'Europe, ce qui lui est impossible, même au prix de « révolutions et de guerres sans fin, se mettait à imiter les « Etats-Unis, comme elle imite depuis des siècles les sys- « tèmes politiques païens ou le système anglais, on pourrait « écrire sur le Cap Finistère : « Continent à vendre ». « Les trusts américains ne manqueraient pas ici de lettrés « parasites à leur solde, de traitants, de camelots poli- « tiques et de croquants. Toute l'économie continentale et « coloniale y passerait. A la remorque de ces trusts l'en- « semble des peuples ne paraîtrait plus qu'un tout petit « Bertrand derrière un énorme Robert Macaire. Nous ne « voyons pas notre antique continent, ses vieilles races, ses « antiques nations sacerdotales et royales riches d'une his- « toire éblouissante qui se perd dans la nuit des siècles, « s'abandonner eux-mêmes au profit de ces nouveaux atlantes « et de leur Moloch industriel. » Gobineau dénonce le « chaos ethnique », la confusion des langues, l'abâtardissement d'une pensée devenue hybride et impuissante à trouver sa direction. Dans une lettre à Tocqueville, il écrit : « Je suis si convaincu que l'hébètement actuel des esprits « est, d'une part, universel, dans tous les pays, et, de « l'autre sans remède, sans ressource et en croissance indé- « finie, qu'il n'y a pour moi que deux partis à prendre : « ou me jeter à l'eau, ou suivre mon chemin sans m'occuper « nullement de l'opinion publique. » Dans une autre :

« Je ne dis pas aux gens « vous êtes excusables » ou « « condamnables », je leur dis : « vous mourrez ». « Loin de moi l'idée de prétendre que vous ne pouvez pas « être conquérants, agités, transportés d'activités intermit- « tentes, loin de moi de vous empêcher de le faire ou de « vous y pousser. Cela ne me regarde nullement. Mais je « dis que vous avez passé l'âge de la jeunesse, que vous « avez atteint celui qui touche à la caducité. Votre automne « est plus vigoureux, sans doute, encore que la décrépitude « du reste du monde, mais c'est un automne. L'hiver arrive « et vous n'avez pas de fils. Fondez des royaumes, des « grandes monarchies, des républiques, ce que vous vou- « drez, je ne m'y oppose pas, tout cela est possible. Allez « tourmenter les Chinois chez eux, achevez la Turquie, en- « traînez la Perse, dans votre mouvement, tout cela est « possible, bien plus, inévitable. Je n'y contredis pas, mais « au bout du compte, les causes de votre énervement s'ac- « cumulent et s'accumuleront par toutes ces actions même « et il n'y a plus personne au monde pour vous remplacer « quand votre dégénération sera complète. La soif des « jouissances matérielles qui vous tourmente est un symp- « tôme positif. C'est un critérium aussi sûr que la rougeur « des pommettes dans les maladies de poitrines. Toutes les « civilisations en caducité l'ont eu avant vous et comme « vous, s'en sont applaudies. Le cœur me soulève à lire « les phrases des journaux à ce sujet et je ne les lis jamais. « Eh bien ! y puis-je quelque chose et parce que je dis ce « qui se passe et ce qui arrivera, ôtai-je la moindre chose « à la somme de vos jours. Je ne suis pas plus assassin que « le médecin qui dit que la fin approche. J'ai tort ou j'ai « raison. »

*
**

1889. — La Tour Eiffel déconcerte les yeux habitués aux perspectives horizontales. Les adultes découvrent ce vertige à rebours, de bas en haut, qui caractérisera quelques années plus tard les villes américaines, et les pousse-pousse annamites, les poupées turques, les gongs chinois, les gâteaux arabes et les odeurs nègres communiquent aux petits enfants une insidieuse fièvre nomade dont ils ne se guériront plus.

Il y a des fontaines lumineuses, des cocotiers, des villages en bambous, des souks, des mosquées, des monstres surnois dans la galerie des machines, un palais des Beaux-Arts plein de peintures de Cervex, de Carolus Duran, de Bouguereau.

Devant ce grouillement de foules noires et jaunes expédiées du fond de toutes nos colonies, devant ces machines qui doivent rapprocher les hommes, libérer leurs muscles et leurs cerveaux, soumettre les forces naturelles, devant tous ces produits qui donneront une valeur et une saveur nouvelles à chaque minute de l'existence, un grand sursaut d'optimisme soulève les esprits. Les fondateurs de la Troisième République, déjà parfois un peu troublés devant certains résultats de leur œuvre se rassurent. Quelques monar-

chistes se rallient : on peut avoir confiance en un régime capable, vingt ans seulement après la défaite, d'entraîner le pays vers une telle résurrection.

Melchior de Vogué, un des esprits les plus nuancés et les plus clairvoyants de son époque, fait, dans la *Revue des Deux Mondes*, une série d'articles retentissants.

En dix gros volumes, Alfred Picard, rapporteur général de l'Exposition, se livre à un éloge passionné de la production, de l'exportation, de l'importation et même de « l'ersatz » (que nous devons d'ailleurs stigmatiser par la suite, lorsqu'il se sera acclimaté en Allemagne encore mieux que chez nous, puis reprendre à notre compte, après la guerre avec un renouveau d'enthousiasme). Alfred Picard termine ainsi son rapport : « Qui peut prévoir d'où viendra le vent et vers quelles plages sera poussé le navire : quoi qu'il advienne, le régime sous lequel nous vivons depuis un siècle marquera toujours l'une des plus belles pages de l'histoire du monde : il a réalisé l'égalité dans une noble acception et satisfait largement nos instincts de justice; il a puissamment contribué à l'essor de l'humanité à travers tant d'épreuves, notre pays lui doit autant de gloire que de richesse. »

*
**

Heureuses générations qui purent sans trop d'efforts s'illusionner sur les conquêtes de la science, les progrès de l'industrie et de la mécanique, les bienfaits de la vulgarisation. Avertis par trop d'expériences, nous n'ignorons plus quelles mésaventures se cachent derrière les mots écrits avec des majuscules et prononcés avec une voix pleine de vibrato d'émotion. Les grandes épopées civilisatrices et coloniales nous laissent glaciaux. Lorsqu'une mission, avec une belle dépense d'énergie et d'endurance traverse une région intraversable, nous ne pouvons nous empêcher de penser à ce que fut l'origine de cet « effort héroïque » quelques mois auparavant : l'arrivée dans le cabinet d'un ministre d'un grand chef d'industrie et ses déclarations : « J'ai surproduit, ainsi du reste que tous mes concurrents. Cinquante mille ouvriers chômeront la semaine prochaine. Commandez-moi des autochenilles, des mitrailleuses et des avions. » Derrière le père blanc tout imprégné d'Évangile, nous voyons déjà poindre l'agent commercial qui représentera une marque d'apéritifs ou une fabrique de ces extraordinaires dragées en plâtre, quatre fois grandeur nature, violemment colorées et parfumées aux poisons chimiques qu'on fabrique pour les nègres, tout spécialement. Sur les talons du médecin apportant un sérum contre les piqûres des moustiques, nous attendons le sous-officier alcoolique, le résident morphinomane et l'aventurier mûr pour tous les sadismes, tous pourvus du prestige et de l'autorité incontrôlable de l'homme blanc. Nous savons aussi que les vins, les blés, les graines, tous les produits obtenus aux colonies à très bon marché et en quantités énormes, ruinent l'agriculture de la métropole, automatiquement. L'Angleterre en a déjà fait l'expérience, la nôtre commence seulement. Les perfectionnements industriels, les

moyens de transport les plus rapides et les records de vitesse ne nous impressionnent plus. Devant les objets les plus ingénieux ou les plus commodes, nous songeons à tous les globules rouges mangés par le benzène, à tous les os nécrosés par les vapeurs nitreuses, à tous les cancers pris dans les mines de cobalt ou au contact de l'aniline, de la paraffine, du goudron; aux tuberculoses, aux silicoses, à toutes ces lésions mystérieuses appelées maladies professionnelles devant lesquelles la médecine est impuissante et que la nature livrée à elle-même n'aurait jamais su inventer. Lorsqu'un aviateur franchit pour la première fois l'Atlantique, nous constatons simplement avec ennui que les villes qui, jusqu'à présent, ne pouvaient être bombardées que par des avions partis d'une base située à quelques centaines de kilomètres, peuvent maintenant être détruites par des avions partis d'un autre continent. La littérature elle-même ne trouve plus dans tous les dépaysements qu'une petite excitation provisoire : « l'homme veut tout voir et puis il se plaint quand il a tout vu », disait déjà Châteaubriand vers 1814. — « Rien que la terre », répond en 1926, Paul Morand.

*
**

1925. — La guerre de 1914 à 1918 a tué la plus grande partie des adultes sains en Europe et soigneusement préservé les infirmes, les demi-fous, les dégénérés et les incurables comme étalons. L'hébètement signalé soixante ans plus tôt par Gobineau s'est développé dans des proportions telles que « hébètement » est devenu un mot bien faible pour le désigner. La grande exposition des arts décoratifs de 1925 déchaîne l'hymne habituel à la production; elle reste dans notre souvenir comme une ville pour fins-du-monde avec ses palais apocalyptiques et ses végétations de ciment. Au parc des attractions la foule s'écrase autour des montagnes russes, des carrousels de Poiret, des péniches orgiaques et d'un microcéphale terrorisé par son cornac et qui voudrait mordre, parqué derrière un cordon de velours cramoisi. Dans le palais de la Pologne, d'aigres binious, maniés par des paysans vêtus de laine blanche, monte toute l'insondable poésie du folklore. Au théâtre asiatique quatre moines thibétains dansent une terrible danse venue du fond des âges qui glace la moëlle dans les os des assistants. Et la nuit, après la fermeture, des grenouilles vertes nées on ne sait comment dans un bassin de céramique, seules avec l'odeur de l'hebe, poussent jusqu'au matin leur mince cri originel.

*
**

Dans le numéro de « LA VIE DES LETTRES » de septembre 1925, Albert Gleizes écrit :

« La consommation trop lente du produit trop excessif créera un monstrueux état de choses. Les conflits ouverts pour écraser la concurrence et établir les monopoles révéleront par l'expérience le meilleur produit industriel et son application, celui qui semble bien être la raison même de la machine abandonnée à la fantaisie individuelle, où conduit

infailliblement l'effroyable emploi de ses caractères de productrice intense et rapide et de répartitrice accélérée, le produit qui trouve une consommation-dissociation à sa taille, une demande par conséquent appropriée. Ce produit est «scientifiquement celui qui correspond à l'état de guerre. Les engins et munitions de toutes sortes peuvent être fabriqués aussi nombreux et aussi vite que possible, la consommation sera toujours susceptible de suivre l'accélération. C'est pourquoi les trêves ne seront que superficielles. Elles seront employées à l'organisation méthodique de ce système singulier où l'industrie artificielle a ruiné l'agriculture naturelle, elles consolideront les motifs de guerre, elles créeront mille foyers qui s'embraseront au fur et à mesure des besoins, elles assureront les privilèges des producteurs sous le manteau de la limitation des armements, elles répartiront les zones de trafic sous le vain prétexte d'associations teintées de libéralisme. Au sein même des formes nationales les divisions en partis seront une assurance contre la surproduction des usines de guerre. Mais une telle aberration peut-elle être durable si elle existe néanmoins pour l'instant? Les conflits ressurgissent, le désir de possession n'est pas calmé, il veut bénéficier de l'illusion d'espace agrandi que ne tempère pas une notion cyclique que les machines rapportent brutalement à l'esprit, mais que n'entrevoit pas la raison... »

**

Depuis 1918, dans toutes les campagnes d'Europe, les usines de soie artificielle, d'engrais chimiques et de parfums

synthétiques se sont multipliées, capables de se transformer en deux heures en usines de guerre. En attendant, elles détruisent les récoltes et intoxiquent à petit feu les habitants. De la place de la Concorde à la Tour Eiffel, de l'Ecole militaire au Trocadéro, l'exposition des arts décoratifs centralise leurs productions meurtrières.

Chaque soir, au-dessus des carrousels, des péniches, du microcéphale, des danses thibétaines, des quatre tours consacrées à la gastronomie et des palais de l'alimentation, les faisceaux lumineux des projecteurs électriques font dans le ciel des assauts d'escrime. Ils fouillent les nuages, cherchant déjà l'escadrille aérienne chargée d'explosifs, les mille myriades de sauterelles annoncées dans l'Apocalypse, porteuses de punition...

Juliette ROCHE.

Victoire du progrès...

Un suicide particulièrement navrant s'est produit à Lomme, près de Lille. Un enfant de onze ans, Alphonse Dumont, s'est donné la mort en se pendant à la rampe de l'escalier de l'école Voltaire.

Alphonse Dumont fréquentait assidûment les cinémas de son quartier et, tragiquement exalté par certains films qui l'obsédaient, il fit part de sa funeste détermination à ses petits camarades. Il profita d'un moment d'inattention de ses maîtres pour mettre son projet à exécution.

TRADITION ET PROGRÈS

Notre âge pressé, superficiel et aride de toute nouveauté, est souvent amené à porter une condamnation méprisante sur les usages anciens et sur les productions du passé. Cette attitude est en complet contraste avec celle de nos aïeux qui, au contraire, ne juraient que par la tradition et l'exemple des anciens, et elle ne laisse pas souvent d'être fort injuste et erronée. On sait que les teintures d'aniline ne valent pas les teintures végétales d'antan et que les constructions modernes vieillissent dix fois plus vite que celles du passé. Il semblerait que la métallurgie moderne ne soit pas non plus exempte de dangers dans ses applications aux ustensiles de cuisine. C'est ce qui ressort du passage suivant emprunté à un remarquable ouvrage sur l'Inde, qui apporte aussi une intéressante contribution à la réhabilitation du travail humain, trop longtemps sacrifié à la production mécanique.

Cela a été un grand malheur, à la fois pour notre pays et pour l'Inde, que l'art indien ait été si peu connu et apprécié, depuis le début de la domination britannique jusqu'à ce jour. Une des causes des barrières intellectuelles et sociales qui existent entre l'Orient et l'Occident est que si peu d'Hindous cultivés tentent d'interpréter avec exactitude l'art et l'histoire de l'Inde, pour eux ou pour les autres, les historiens ont rendu confuses l'histoire de l'art et l'histoire de l'Inde en nous induisant à penser que chaque invasion

étrangère de l'Inde avait oblitéré plus ou moins complètement le souvenir de son passé, ou si profondément modifié les conditions de sa culture qu'une longue série de ruptures s'était produite dans la vie et la pensée hindoues. Ceci est une erreur fondamentale et une déformation des faits historiques. Car le phénomène le plus évident et le plus surprenant dans l'histoire de l'Inde est précisément la stabilité extraordinaire des fondations, bases sociales et intellectuelles, qui lui ont été données par ses anciens législateurs aryens et ses maîtres spirituels il y a quatre ou cinq mille ans.

Ceci n'est nulle part aussi évident que dans l'histoire de l'art et des métiers hindous.

La tradition de l'art hindou, depuis les jours d'Asoka, au troisième siècle avant notre ère jusqu'à nos jours, s'inscrit clairement dans une longue série de nobles monuments comme le développement libre et spontané de l'ancienne tradition indo-aryenne, empruntant bien moins aux sources étrangères que ne l'ont fait la plupart des grandes écoles d'art européennes, et cependant s'adaptant constamment, à l'intérieur d'elle-même aux besoins changeants des générations successives, tout en restant essentiellement un produit de la pensée hindoue, et des conditions sociales et économiques hindoues.

Et le fait que cette tradition est encore vigoureusement vivante dans certaines régions de l'Inde et capable dans des

conditions favorables qu'il est du devoir de toute administration de lui assurer, de s'adapter une fois de plus aux modifications de la vie hindoue, est ce que quiconque s'intéresse au développement de l'Inde, ne peut pas ignorer.

Même en Angleterre, il est encore possible de se rendre compte de l'importance qu'il y a, pour un grand métier national, de posséder une tradition vivante. Dans l'industrie potière du Staffordshire, malgré tout ce que la science a fait pour réduire l'artisanat à un procédé mécanique, le potier, dont la famille est depuis trois ou quatre cents ans attachée à cette industrie, en vaut généralement deux de ceux qui n'ont pas d'hérédité artisanale. Et, dans les branches plus hautes de l'art, plusieurs des plus éminents sculpteurs modernes doivent leur succès à ce qu'ils sont nés en tenant une tasse de terre entre leurs doigts.

Songez alors à ce que, pour un grand pays comme l'Inde, peut représenter l'avantage, d'un point de vue purement économique, de posséder des millions de bâtisseurs, de isserands, d'artisans du métal et du bois, de potiers et d'autres hommes de métier, entraînés depuis des centaines de générations, à satisfaire à tous les besoins essentiels de la communauté en ce qui concerne la demeure, le vêtement et le travail domestique quotidien et aussi en apportant l'appui industriel indispensable aux agriculteurs qui produisent la nourriture de tout le pays. Ce n'est pas une économie politique ni sociale saine que de priver ces artisans héréditaires de l'espoir de développer leur métier jusqu'au plus haut point, comme l'ont fait leurs ancêtres, dans ces grands travaux publics dont leur pays a besoin, car avec notre système de travail public, l'habile artisan dégénère et devient un esclave mécanique qui travaille d'après les modèles en papier que ses employeurs mettent devant lui. Il y a un défaut radical dans un système d'éducation qui détruit régulièrement la population artistique et industrielle de l'Inde en incitant le maître maçon, le charpentier, le forgeron et le tisserand habiles à faire de leurs enfants des employés, des journalistes ou des juristes parce qu'ils s'aperçoivent que les degrés les plus rémunérateurs du travail artistique et scientifique dans les services du Sirkar leurs sont fermés depuis plusieurs générations.

L'industrie hindoue a certainement besoin du meilleur art et de la meilleure science que l'Europe peut apporter à son aide. Mais elle ne les reçoit pas toujours. Il existe plus de science véritable dans la tradition artisanale de l'Inde que ne le soupçonnent ceux qui ne l'ont étudiée que superficiellement. Il y a quelques années, une expérience fut faite officiellement, à Madras, pour remplacer les ustensiles domestiques traditionnels en cuivre jaune et en cuivre rouge employés dans toute l'Inde par d'autres meilleur marché fabriqués dans des usines d'aluminium. D'après la tradition artisanale hindoue, le cuivre est compté parmi les métaux « purs » qui ne contaminent pas la nourriture des humains. Le cuivre jaune est comparé à la pureté de l'eau du Gange et le cuivre rouge avec celle du Jumna. Ceci n'est pas une

superstition oiseuse. La vérité en a été confirmée par la science expérimentale moderne. Récemment, un savant suédois a fait une série d'analyses pour découvrir quelles substances toxiques passaient dans l'estomac venues des différents récipients employés dans les cuisines européennes. Il trouva que le cuivre restait le meilleur métal à employer pour les ustensiles de cuisines. Il était ce que les Hindous appellent « pur ». Il trouva que l'aluminium était, pour cet usage, un métal inférieur. Dans certains cas, il contaminait la nourriture et était dangereux pour la santé. En ce qui concerne le cuivre, je crois qu'il a été démontré que de l'eau contaminée, laissée dans des récipients de cuivre propres pendant vingt-quatre heures, devient stérilisée au point d'être buvable. Donc, les belles urnes de cuivre employées dans l'Inde pour puiser de l'eau dans le puits du village ne doivent pas être condamnées comme médiévales et périmées. Dans les deux cas, la science moderne justifie la tradition hindoue. Le résultat de l'expérience pseudo-scientifique de Madras, si elle atteint son but, sera de nuire à la santé publique, d'oblitérer la tradition scientifique de l'artisanat hindou et de pousser l'habile forgeron dans des usines, pour le seul bénéfice de compagnies commerciales intéressées à la production de l'aluminium. C'est ce qu'on appelle « le développement industriel » de l'Inde, mais ce n'est en réalité qu'une forme d'exploitation commerciale avide qui dégrade à la fois le métier et l'artisan.

(*The Himalayas in Indian Art*, by A. B. Havell. Conservateur du Musée de Calcutta. — Londres. John Murray.)

LE CORPS

POUMON ET GYMNASTIQUE RESPIRATOIRE

Les poumons sont le siège d'une des fonctions les plus importantes de l'oxygénation du sang, indispensable pour permettre les phénomènes de la respiration au sein des tissus. Cependant, à l'encontre de certains autres organes qui procèdent à des élaborations actives, leur rôle est tout passif et ils sont comparables à une sorte de golfe océanique intérieur au corps ou à une surface d'exposition du sang à l'air extérieur.

Structure. — Les poumons, au nombre de deux, occupent la presque totalité de l'intérieur de la cage thoracique. Chacun d'eux est relié par un gros conduit appelé bronche à la trachée artère qui, par le pharynx et les fosses nasales, communique avec l'air extérieur.

Les poumons sont contenus dans le suc de la plèvre et chacun d'eux est divisé par de profondes scissures, le poumon gauche en deux lobes et le droit en trois.

Les bronches se ramifient à l'intérieur des poumons en bronches plus petites dites bronches lobulaires, qui sont entourées d'un lobule pulmonaire, au sein duquel à nouveau la bronche lobulaire se subdivise en canaux plus petits, les

bronches intra-lobulaires, lesquelles s'épanouissent en des culs de sacs en forme de grappes de raisin. Ces culs de sac plus ou moins sphériques, appelés alvéoles pulmonaires, sont les éléments essentiels du poumon. Leur paroi est formée par une membrane conjonctive très fine, avec de nombreuses fibres élastiques. Elle est tapissée intérieurement par une muqueuse épithéliale très mince et, entre les deux membranes, s'épanouit le réseau des capillaires qui étalent une véritable nappe sanguine sur toute la surface interne des poumons. Les lobules pulmonaires ont à peu près un centimètre de diamètre. Chacun d'eux se compose de dix ou douze segments lobulaires ayant aussi la forme d'une grappe et, à leur tour, ceux-ci s'épanouissent en une dizaine d'alvéoles. On peut donc juger du nombre de celles-ci dans les poumons, qui ont un volume moyen d'environ 4.400 centimètres cubes.

Les poumons des nouveaux-nés sont rouges, ceux des enfants roses. Ceux des adultes normaux palissent avec l'âge pour devenir gris dans la vieillesse. Ceux des fumeurs sont noirs, car ils sont tapissés par un dépôt de particule de charbon, et, autrefois, on pouvait facilement distinguer les poumons des femmes de ceux des hommes, les premiers étaient roses, les seconds gris sale, mais, maintenant, hélas! comme dit La Fontaine, « il y a bien des femmes qui sont hommes sur ce point ».

Les poumons n'ont pas d'autre rôle que d'amener une très grande surface sanguine, qu'on a évaluée à deux cents mètres carrés, au contact de l'air extérieur à travers la mince membrane perméable de leur épithélium. Leur fonctionnement consiste dans le renouvellement de l'air en contact avec les deux litres de sang étalés dans les alvéoles au moyen de changement de volume des poumons qui, par leur contraction, provoquent l'expulsion d'une partie de leur contenu aérien, c'est l'expiration, et par leur dilatation, l'arrivée d'une quantité d'air frais du dehors, réalisant l'inspiration.

Les adultes au repos respirent de 12 à 20 fois par minute, et chaque inspiration introduit en moyenne un demi-litre d'air extérieur dans les poumons.

L'air inspiré contient en pour 100 : oxygène, 20,9; azote, 79,1; acide carbonique, deux ou trois dix-millièmes, et l'air expiré contient : oxygène, 15,4; azote, 79,3; acide carbonique, 4,3.

Ainsi, un homme moyen inspire par jour environ 530 litres ou 785 grammes d'oxygène et expire 425 litres ou 875 grammes d'acide carbonique.

Dans les mouvements d'expiration les plus forcés, il reste encore dans les poumons au moins un litre d'air qu'on ne peut expulser, c'est l'air résiduel. Il reste de plus, dans les poumons, au cours des mouvements respiratoires normaux, une quantité d'air supplémentaire non expulsée d'environ 1 litre et demi, qui reçoit le nom d'air de réserve, ce qui fait, avec l'air résiduel, un volume de 2 litres et demi d'air qui constituent le milieu aérien pulmonaire stable.

Dans la respiration normale, le mouvement d'air porte

sur environ un demi-litre, ce qui porte à trois litres l'air contenu dans les poumons après l'inspiration. Sur l'air inspiré, environ un tiers, soit près de 200 cmc, ressort aussitôt après l'expiration. Il en résulte que, sur un contenu de 3 litres, il n'y a guère qu'un dixième, soit 300 cmc., qui soit renouvelé à chaque mouvement respiratoire.

Le but de cet article, car nous voulons être éminemment pratiques au cours de cette série d'articles physiologiques, est d'attirer l'attention de nos amis Trait-d'Unionistes sur ce point généralement perdu de vue par les auteurs. Ce qui importe vraiment pour assurer la meilleure respiration possible au sein des tissus, où l'oxygène fixé par les globules rouges du sang est réellement utilisée pour les échanges vitaux, c'est de renouveler le plus complètement possible le contenu aérien des poumons.

Or, pour ce faire, on recommande généralement les respirations profondes et l'on considère un vaste développement thoracique et pulmonaire comme étant une garantie de santé et de bonne oxygénation du sang. Cela n'est pas nécessairement exact. Ce qui est important, c'est d'augmenter la proportion de l'air renouvelé par l'acte respiratoire.

On voit tout de suite que, pour atteindre ce but, l'expiration forcée avec une inspiration normale est beaucoup plus importante que l'inspiration forcée avec une expiration normale. Si dans un poumon contenant deux litres et demi d'air on introduit par un grand effort expiratoire un litre et demi d'air, et que, sur cette quantité, le tiers, soit un demi-litre, ressorte sans être utilisé, le renouvellement d'air aura porté sur un peu plus du tiers du contenu pulmonaire. Si, au contraire, après avoir inspiré un demi-litre d'air, on en chasse par une expiration forcée deux litres, l'inspiration consécutive de deux litres renouvellera près des deux tiers du contenu pulmonaire, et, par conséquent, améliorera considérablement les possibilités d'oxygénation du sang.

Il s'en suit que, dans la gymnastique respiratoire, il faut avoir bien soin d'expirer à fond l'air inspiré et que l'expiration est, au point de vue respiratoire, beaucoup plus importante que l'inspiration. Cela n'étonnera pas nos amis qui connaissent l'importance capitale de toutes les fonctions éliminatoires dans la conservation de la santé et de la vie.

Il convient du reste de signaler à nouveau le danger présenté par les mouvements respiratoires forcés exécutés artificiellement. Entraînant des changements considérables dans les dimensions et la pression intérieure du médiastin, espace situé entre les deux poumons et où se trouve le cœur, ils apportent une perturbation dangereuses dans le fonctionnement de cet organe délicat, ce qui peut entraîner des troubles plus ou moins graves, allant de la syncope à des lésions permanentes. Cependant, la gymnastique respiratoire bien employée peut être très satisfaisante, mais il ne faut s'y livrer que dans des conditions normales, c'est-à-dire après que, par un exercice assez violent, le rythme respiratoire et les battements du cœur ont été accélérés. D'autre part, il faudra aussi éviter l'effort dans ce domaine, et ne jamais

exagérer ni les inspirations ni les expirations. Le rôle de ces deux phases de la gymnastique respiratoire est du reste différent. L'inspiration forcée, résultant de la dilatation maximum de la cage thoracique, a pour résultat de tendre à augmenter l'amplitude de celle-ci et les dimensions des poumons. L'expiration forcée entretient la souplesse des articulations cartilagineuses des côtes et celle des tissus pulmonaires, et a une valeur hygiénique particulière en vidant aussi complètement que possible les poumons de leur contenu déjà usé pour le remplacer par un apport d'air pur.

Enfin, signalons une pratique qu'il conviendrait d'introduire dans la gymnastique respiratoire. Il serait bon de diviser celle-ci en deux phases : 1° exercices de développement dans lesquels on forcerait les inspirations mais en revenant seulement à la normale dans les expirations; 2° exercices de réoxygénation dans lesquels on intensifierait les expirations mais sans rechercher une amplification thoracique anormale.

Cette façon de faire serait aussi efficace que la pratique qui consiste à faire des mouvements aussi amples que possible dans les deux sens et serait beaucoup moins dangereuse et fatigante pour le cœur.

D^r PARVUS.

RAJEUNISSEMENT ET LONGÉVITÉ

J'ai dit dans mon précédent article comment se posait, au point de vue naturaliste, le problème si passionnant du rajeunissement et de la longévité.

On ne s'étonnera donc pas si je dis maintenant qu'une fois découvert le vrai rôle de l'orchitine, le problème du rajeunissement et de la longévité se présente sous un autre angle aux yeux des médecins comme des biologistes.

Après les travaux de Voronoff, qui ne tardèrent pas à avoir le retentissement que l'on sait, d'autres médecins ont serré de plus près encore, à ce même point de vue, le problème ; parmi eux, il est juste de citer le docteur Jean Frumesan, qui lui a consacré tout le quatrième volume de ses belles « Réflexions d'un Médecin ».

Il est certain, comme il l'affirme, que l'homme ne vieillit pas de la même manière que les animaux. Ceux-ci, dominés par l'instinct, qui ne leur permet aucune dérogation aux lois de l'évolution de l'espèce, vieillissent normalement et parviennent à la limite naturelle de leur activité physiologique. Chez l'homme, l'évolution naturelle est contrariée dès la naissance. D'innombrables erreurs d'hygiène et d'éducation étouffent son développement physique et vicient le jeu de ses fonctions essentielles. Sauf quelques exceptions, un homme civilisé subit très tôt dès l'adolescence, un vieillissement prématuré, étiollement par le sédentarisme forcé dans les écoles, les bureaux ou les usines, déviation fonctionnelle des organes par les excès de toutes sortes, par une activité sexuelle précoce et faussée, par tout ce qui gêne, opprime, étouffe le libre épanouissement de la plante humaine.

L'homme civilisé arrive donc, en général, à l'âge de la maturité, non seulement plus vieilli qu'un animal évoluant normalement, mais vieilli diversement, ayant laissé des lambeaux de son trésor vital à toutes les ronces du chemin : selon les déterminantes héréditaires que nous commençons à connaître et qui modifient tels ou tels des matériaux de constructions, nous voyons succomber le long de notre vie irrationnelle, tantôt le foie, tantôt l'estomac ou l'intestin, tantôt le rein, très souvent les fonctions sexuelles, quelquefois le cœur et les vaisseaux sanguins. Un à un, les soutiens de l'organisme faiblissent et se disjoignent; il y a un flottement dans les mécanismes et leurs produits sont profondément altérés. Voici donc comment se pose le problème de rajeunissement :

1° Peut-on rééquilibrer ces organismes, redresser ces fonctions et normaliser leurs produits, rajeunir, en un mot, ces édifices organiques lézardés et menaçant ruines?

2° Dans l'affirmative, doit-on chercher la clé de ce rajeunissement dans une panacée, dans un élixir uniformément administré et qui devrait provoquer à coup sûr, quelles que fussent la forme et la variété du vieillissement, le miracle de Faust? Ou bien, dans un examen sévère de l'organisme et dans un éclectisme de moyens embrassant toutes les conquêtes de la clinique et du laboratoire?

3° L'artério-scléreux, le cardiaque, l'aortique, le diabétique, l'hépatique ou le rénal, le basedowien ou le neurasthénique seront-ils rajeunis réellement par ces méthodes, ou bien recevront-ils un coup de fouet momentané, qui, après une courte période d'euphorie, les anéantira brutalement?

4° Les remèdes proposés prolongent-ils la vie ou brûlent-ils, dans une apothéose, « la chandelle par les deux bouts », réalisant la « courte et bonne » des jouisseurs.

5° Quels sont ces remèdes et comment faut-il s'en servir?

Laissant de côté les travaux qui ont pour but de demander le rajeunissement et la longévité à d'autres éléments qu'à l'opération testiculaire, nous exposerons ici brièvement ce que le Naturaliste doit savoir pour sa propre gouverne.

Et d'abord, il doit être bien établi que toute tentative de rajeunissement, à peine d'échec absolu, doit être basée sur une complète désintoxication de l'organisme à rajeunir. Cela est si important, dit le docteur Frumesan, qu'on verra même quelquefois le résultat obtenu, par la seule désintoxication, à laquelle, on aura ajouté la rééducation de l'organisme, but le plus évident du Naturisme.

Après avoir ainsi posé les conditions premières et indispensables pour obtenir le rajeunissement, il me reste à dire quels sont, avec ceux fournis par la culture physique, les moyens les plus efficaces dont dispose le Naturisme. Le soleil en est un des plus puissants, ainsi que je l'exposerai prochainement.

Maison du Soleil, mai 1933.

D^r Paul VIGNÉ D'OCTON.

L'ALIMENTATION QUI GUERIT

Les légumes usuels, outre leur valeur nutritive, ont souvent des propriétés thérapeutiques qui en font des adjuvants très précieux de la guérison des maladies et de leur prévention et qui permettent à la ménagère d'exercer l'influence la plus heureuse sur la santé des siens en employant judicieusement les humbles produits de son potager.

Les épinards contiennent beaucoup de fer et de sels de soude, mais leurs vitamines sont très facilement détruits par la cuisson. C'est pourquoi il est bon de les manger en salade, forme sous laquelle ils sont très agréables.

Il en est de même pour les carottes qui, très riches en sel de soude et en phosphore, ont des propriétés stimulantes, aromatiques et curminatives. Elles sont diurétiques, employées dans l'hydropisie, les flatulences, les maladies des reins, l'anémie, etc.

L'ail, en grande faveur auprès des médecins de l'antiquité, est stimulant, diaphorétique, expectorant, diurétique et tonique. On l'emploie pour les fièvres intermittentes; il est aussi un désinfectant de l'intestin.

L'oignon a les mêmes propriétés, son jus est utilisé contre les brûlures, engelures et piqûres d'insectes.

Le persil est diurétique, diaphorétique et apéritif, recommandé dans l'obstruction intestinale, la jaunisse et la variole.

Le céleri est bienfaisant dans les cas de rhumatisme, goutte et dans les affections des poumons et des bronches.

Le concombre, avec ses sels alcalins, est utile dans les affections des reins, des poumons et de la peau.

Le radis, très riche en soude et autres sels alcalins, a une action bienfaisante dans les maladies des reins, du foie et de la vessie.

Le cresson est diurétique, diaphorétique et antiscorbutique.

MENUS D'ÉTÉ

L'été, avec ses fruits et ses légumes abondants, est l'époque la plus propice à la pratique de l'alimentation crue, si extraordinairement favorable à la santé, à la fois parce qu'elle constitue le meilleur antidote de la suralimentation, et aussi parce que, à cause de sa haute tenue en sels minéraux dépuratifs et en vitamines, elle permet d'accélérer l'élimination des poisons accumulés dans l'organisme par les erreurs alimentaires et, en particulier, par le carnivorisme sous toutes ses formes.

Pour les fidèles de la « cuisine », voici les menus recommandés pour une semaine par le Dr Bircher-Benner pour le repas de midi (on sait qu'il recommande pour le matin et le soir un petit repas de pain complet avec beurre, infusion et fruits avec son célèbre plat diététique le Musoli).

Fruits
Légumes crus : céleri, tomates
Tranches de pain rôties à la laitue
Boules de semoule
Salade de laitue pommée
Coupe de pêches

Fruits
Légumes crus : céleri en branches, mayonnaise
Carottes et pois mélangés
Pommes de terre grillées
Salade de laitue pommée
Riz à la Condé

Fruits
Légumes crus : raves rouges, poivrons, choux-fleurs
Soupe aux épinards
Pommes de terre au gratin
Laitue pommée

*

Fruits
Légumes crus : carottes, concombres
Haricots.
Pommes de terre en robe de chambre
Salade de laitue pommée
Chaussons à la marmelade

Fruits
Légumes crus : épinards, radis
Aubergines frites, Spaghettis sauce tomates
Salade de laitue pommée
Crème renversée aux noisettes

*

Fruits
Légumes crus : choux-raves, feuilles de bettes
Tomates rôties aux oignons de Barletta
Purée de pommes de terre
Salade
Gratin de prunes

*

Fruits
Légumes crus : concombres, laitue
Macédoine de légumes
Roulade de froment
Salade de laitue pommée
Tarte aux myrtilles

LA VIE DU MOUVEMENT

LE CAMP INTERNATIONAL DES JEUNES

Nous rappelons à tous nos amis que le mois d'août verra de nombreuses activités au Camp de Chevreuse.

1° Du 6 au 12 inclus, la section de jeunesse de l'I. R. J. organise, avec le T.-U., la Paix par la jeunesse, l'International Verte, la Société de l'Histoire Nouvelles, etc., un camp international à la suite du Congrès qui aura lieu à Paris au 3 au 5. La participation d'Harold Bing, Franz Rona et d'autres orateurs connus est assurée. Etant donné l'affluence prévue, il est sage de retenir ses places dès maintenant. Le prix du séjour pour la semaine est de 100 fr. Envoyer les inscriptions au Secrétariat du T.-U., 73 bis, rue Bobillot (13°).

Outre les conférences quotidiennes, de nombreuses excursions sont prévues ainsi que des feux de camp qui, étant donné le nombre de nationalités représentées, seront des plus intéressantes.

(Les mêmes organisations, à l'issue de ce camp, en organiseront dans les mêmes conditions un second à Brunn, en Tchécoslovaquie, du 15 au 22 août. Renseignements chez M. Bauer, Brün Glacis 39, Tchécoslovaquie.)

FETE DE L'ETE. — Le dimanche 13 aura lieu à Chevreuse une grande fête estivale, avec la participation des ballets Arc-en-Ciel de l'Office National des Loisirs. Sous la direction artistique de M. Maze et de leur maître de ballet, les talentueuses artistes, parmi lesquelles la danseuse étoile Herta Rabe et la première danseuse Milza Yades, exécuteront l'après-midi un programme choisi, comprenant :

Les Papillons, de Léo Delibes.

Moment Musical, de Schubert.

Danse Orientale, de Rimsky-Korsakoff.

Paysannerie, de Grieg.

Menuet, de Galdoni.

Reconstitution d'un ballet du XIII^e siècle, par Adam de la Halle.

Ballet de la Renaissance, par Claude Gervaise.

Le soir, au feu de camp, les artistes de l'Arc-en-Ciel exécuteront leurs ballets lumineux qui ont obtenu tant de succès qu'elles doivent aller les donner aux fêtes de nuit de Cannes et de Nice. Il y aura foule à Chevreuse pour les applaudir.

Conférences philosophiques. — A la demande des habitués du Camp de Chevreuse, Jacques Demarquette y donnera tous les dimanches, cet été, un cycle de conférences traitant de la philosophie spirituelle des grands mouvements religieux et mystiques afin de donner un tableau d'ensemble des efforts humains pour résoudre les mystères de l'Univers. Voici le programme de ces conférences :

Dimanche 16 juillet : Le Christianisme ésotérique.
 — 23 — Le Mosaïsme ésotérique.
 — 30 — L'Islam ésotérique.
 — 6 août : L'Esprit et la Paix.
 — 13 — Brahmanisme ésotérique.
 — 20 — Le Vedantisme.
 — 27 — Le Sankhya.
 — 3 sept. : La Yoga.
 — 10 — Le Bouddhisme ésotérique.
 — 17 — Le Zoroastrianisme ésotérique.
 — 24 — Conférence par Mlle Morel : « 50 ans de Végétarisme et d'études spirituelles. »

Nos amis auront à cœur d'assister à cette conférence d'une des plus anciennes végétarienne de France.

Le Camp de Nice est en pleine activité et reçoit de nombreux campeurs de France et de l'étranger attirés par son site, sa piscine et son ciel ensoleillé. Souhaitons que, grâce au travail de nos amis de Nice, notre idéal pénètre peu à peu les âmes de tous nos hôtes et amis.

Le restaurant, sous la direction de M. Moysé, continuateur de l'œuvre de Samson, et sous le patronage toujours en éveil de Mme Bénigni, continue à fonctionner d'une façon très satisfaisante.

Mulhouse. — Le rameau fonde une coopérative pour faciliter à ses membres l'approvisionnement en produits et denrées naturalistes. Tous nos vœux de réussite à nos infatigables amis.

Paris. — L'administration des restaurants est en complète réorganisation. Nécessitée par la crise et aussi par l'heures sont ouverts à Paris récemment. Nous avons heureusement trouvé en la personne de l'ami Lucien Samson un organisateur économe et avisé qui, riche de son expérience niçoise, est parvenu en quelques mois à établir le fonctionnement de nos restaurants sur des bases plus pratiques et plus efficaces, si bien que la situation est déjà considérablement améliorée, ce qui a valu à notre ami les félicitations de nos coopérateurs réunis à la Source le 25 juin. Tous les clients sont unanimes à reconnaître la grande amélioration réalisée dans la cuisine et le service des restaurants et nous voyons y revenir beaucoup d'anciens habitués. Nous prions nos amis de la région parisienne et s'associer à ce redressement en amenant des convives à nos trois restaurants qui ont pour tous les idéalistes l'avantage supplémentaire d'être coopératifs et non commerciaux.

Espéranto. — Nos amis espérantistes ont été à l'honneur. Au concours annuel de la Société Française pour la Propagation de l'Espéranto, les premiers prix pour les cours élémentaire, moyen et supérieur ont été remportés par trois membres du rameau espérantiste du T.-U., respectivement MM. Hébert et Breuilh et par Mme Major. Toutes nos félicitations à nos amis et en particulier à leur dévoué professeur M. Arger, toujours sur la brèche.

Strasbourg. — Le 11 juin, les marcheurs intrépides du rameau de Strasbourg ont fait une excursion des plus réussies, malgré le mauvais temps, à l'Ermitage du Hahrould, dont ils apprécièrent infiniment la beauté des sites, l'excellence de la cuisine et surtout le sympathique rayonnement de leurs chère présidente. Frère Jacques eut le bonheur de s'associer à leur joie.

Le Néo-Pacifisme au Camp de la Pentecôte

Depuis des années, nos amis des rameaux de Mulhouse et de Colmar organisent pour la Pentecôte une rencontre internationale entre idéalistes des régions voisines, Alsace,

Suisse et Allemagne du Sud. Des relations très cordiales se sont ainsi nouées avec les frères en idéal de ces pays et le T.-U., fidèle à son nom, a ainsi contribué au rapprochement européen en créant des liens nouveaux entre les peuples.

Chaque année, la réunion a lieu dans un pays différent. L'année dernière, nos amis Suisses l'avaient organisée avec tout leur amour et leurs qualités d'organisation bien connues et, cette année, c'était au tour des Français d'être les hôtes. Nos amis avaient choisi pour lieu de la conférence le Hohrodberg, au-dessus de Munster. Cet endroit avait le triple avantage d'être d'un accès facile pour tous les participants, d'être près des champs de bataille du Linge et de Vieil-Armand, avec leurs cimetières militaires où les tombes attestent de la floie humaine, et d'être situé dans un cadre naturel grandiose avec vues sur la chaîne des Vosges, la Forêt Noire et même les Alpes. La sympathie et le concours des autorités locales étaient assurées et une trait-d'unioniste demeurant au Horodberg, la souriante Mme Léonard, constituait un des éléments les plus précieux de l'organisation puisqu'elle mettait à la disposition de nos amis sa maison hospitalière et ses relations dans le pays. Grâce à elle et au dévouement des dirigeants des rameaux de Colmar et Mulhouse, les familles Mannsfeld, Kienzler et Doll, Mme Heer, M. Weikert, Mlle Hunzinger et de tant d'autres amis dévoués, la réunion eut un plein succès.

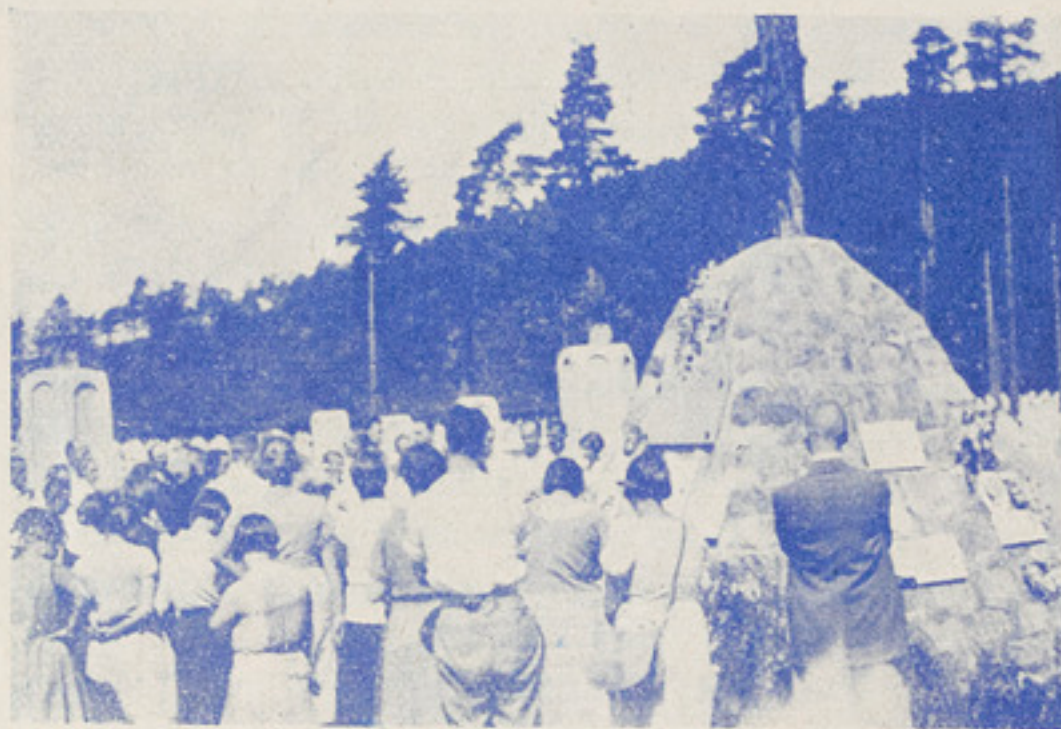
Dès l'après-midi du samedi 2 juin, des groupes nombreux de campeurs commençaient à grimper les côtes qui surplombent Munster et, lorsque la nuit tomba, ils étaient près de 150, parmi lesquels un important contingent d'amis suisses groupés autour de notre infatigable ami Meyer, de Bâle, pour prendre part à la retraite aux flambeaux, qui déroula ses lacets de feu sur les sentiers montagnards. Après les paroles de bienvenue prononcées par M. Mannsfeld, une première réunion réunit tous les campeurs ainsi que de nombreux sympathisants du village. Après quoi, on alla jouir d'un repos bien gagné dans la belle grange mis à notre disposition et, bientôt, le silence et l'obscurité régnèrent de nouveau dans la vallée un instant remplie de nos chants et de la lueur de nos flambeaux...

Le dimanche 3, à la première heure, de nouveaux arrivants rejoignirent le camp. C'était frère Jacques qui, fidèle à la promesse qu'il avait faite d'assister à la réunion, avait écourté son séjour au Maroc et était revenu d'une traite de Tanger, en brûlant les étapes. C'étaient aussi des amis du rameau de Strasbourg qui venaient s'associer à la fête de leurs amis Haut-Rhinois. Peu après, nous eûmes la joie d'accueillir une délégation du Trait-d'Union de Nancy, qui apportaient à leurs frères d'Alsace le salut des amis de la capitale lorraine et attester ainsi de l'extension de notre rayonnement régional. D'autre part, une dizaine de camarades allemands de Bade et de Bavière n'avaient pas craints de braver les dangers qui menacent les pacifistes déclarés d'outre-Rhin et étaient venus apporter à leurs amis de

France et de Suisse l'assurance qu'ils restaient malgré tout fidèles à l'idéal de la fraternité humaine.

Après le petit déjeuner, les congressistes partirent en pèlerinage aux cimetières militaires français et allemands, où ils déposèrent des couronnes sur les tombes. Favorisées par un temps superbe, au grand soleil, sous la pureté absolue de l'azur céleste, au milieu des campeurs graves et recueillis devant les tombes, ces cérémonies produisirent un effet profond sur tous les participants. Frère Jacques évoqua la mémoire de tous ces hommes jeunes tombés dans la fleur de l'âge pour le service de l'idéal qu'ils portaient en eux, celui de la Paix, de la démocratie et de la fraternité humaine et leur apporta le salut des idéalistes fidèles qui, au milieu du relâchement général, doivent redoubler d'efforts et de sacrifices pour rester dignes de ceux qui firent ici le sacrifice suprême. M. Mannsfeld, de Colmar, évoqua la souffrance des anciens combattants et un camarade d'outre-Rhin, M. X..., militant pacifiste bien connu, apporta le salut des Allemands qui n'ont pas abdiqué leur attachement au véritable christianisme.

(A suivre.)



AU CIMETIÈRE DU LINGE

Les restaurants végétariens du Trait-d'Union

LA SOURCE, 73 bis, du Bobillot, Paris (13^e). — Métro Italie. — 5 fr. 50 pour un repas; 5 fr. 75 par 10 repas; 4 fr. 40 en pension.

A PYTHAGORE, 4, rue des Prêtres-Saint-Séverin, Paris (5^e). — Place Saint-Michel. — 5 fr. 50 pour un repas; 5 francs par 10 repas; 4 fr. 40 en pension.

AHIMSA, 3, rue Cadet, Paris (9^e). — Métro Cadet. — 5 fr. 50 pour un repas; 5 francs par 10 repas; 4 fr. 40 en pension.

PROVINCE : Nice, 4, rue Paganini; Bordeaux, 5, rue Dauphine; Marseille, 114, rue de Rome.

PETITES ANNONCES

SUR COTE D'AZUR, on loue ds villa b. située vue mer, belle chamb. av. pens. végét. soig. Gd jard. ombrages. Cure fruits. Pr. mod. — Ecr. : Poulain, mas St-Antoine, route Nationale, Lauvert, Antibes.

AU CAMP DE LAVANDOU (Var), M. Suard reçoit des campeurs naturistes aux meilleures conditions dans un site merveilleux. Lui écrire pour renseignements.

ARTHRITIQUES ET INTOXIQUES. *La Maison du Soleil*, Octon (Hérault), est ouverte du 8 avril au 15 novembre. Mettez à profit les vacances dont vous disposez pour faire une cure naturiste. Petit lait, air pur, eau, soleil, cult. phys., tout est réuni pour résultat rapide. Séjour de 12 à 21 j. acceptés jusqu'au 1^{er} juillet. — S'adresser au D^r Vigné d'Octon, Octon (Hérault).

SOCIÉTÉ VÉGÉTARIENNE DE FRANCE

Fondée en 1899

17, rue Duguay-Trouin, Paris (6^e)

Son but est de propager le Végétarisme, de faire valoir les avantages de tout ordre qu'il présente et d'en faciliter la pratique à ses adhérents.

Son objet, rendre l'homme vigoureux au triple point de vue : physique, intellectuel et moral et le mettre en possession du maximum de ses possibilités et de sa puissance spirituelle.

Cotisation annuelle (partant du 1^{er} janvier)

France et Colonies : 18 fr. — Etranger : 22 fr. 50

La Bouche
est une des clefs de la santé

SOIGNEZ VOS DENTS
chez le D^r THORIN,

104, Rue Richelieu, PARIS (II^e)

Téléphone : RICHELIEU 99-35

Vous trouverez des soins dévoués
et consciencieux à un prix très
modéré.

VEGETARIUM DE PARIS

GYMNASE-ECOLE

10, Cité Riverin, PARIS (X*)
(Fondé en 1901)

(Enseignement pratique du **Vigorisme Intégral**)

Directeur-Fondateur:

Professeur **SPIRUS-GAY**, Anthropotechnicien

(Membre de plusieurs Sociétés savantes)

Gymnaste-Athlète

(Equilibriste, Champion du Monde : 1888)

Sa Méthode rationnelle

d'Education cérébro-corporelle créée en 1880

REGENERATION HUMAINE, HARMONIE

FONCTIONNELLE et MORPHOLOGIQUE.

OBESITE, Arthritisme, Ptoses, Déviations.

Enfance débile, VIEILLESSE PREMATU-

REE et tous états pathologiques.

REEDUCATION, Perfectionnement, Entrai-

nement respiratoires.

GYMNASTIQUE PHYSIOLOGIQUE. Culture

physique scientifique.

Athlétisme et Sports défensifs, Massage mé-

dical, Hydrothérapie.

Cours et Leçons particulières

à l'Etablissement et à Domicile

ECRIRE

pour Renseignements et RENDEZ-VOUS

Monitrice : Mme A. DEMAS-FAYOL,

Masseuse diplômée, lauréate.

Contre la
Constipation

SONOMALT

le meilleur régulateur
naturel des intestins

PUR-ALIMENT

128 Rue du Mont Cenis

PARIS - XVIII^e

Dépôt et Mag. de vente : 1^{er} pl. des Halles Centrales, Le Havre

Echant. gratuit
sur demande

Ne cherchez plus !!!

90, Rue Lafayette, Paris-IX^e

Métro Poissonnière

Tél. : Provence 44.45

Mon V^{re} GILLIARD - COURTY & C^{ie}

Société à responsabilité limitée au capital de 145.000 Frs

vous trouverez

"la Vraie Sandale Kneipp"

Modèles et marque déposés

les Tissus et sous-vêtements remplaçant la flanelle

ainsi que les Pains complets divers et tous

Produits alimentaires des meilleurs marques,

et pour tous régimes

Librairie Kneippiste, végétarienne et naturaliste.

**JUS DE RAISIN FRAIS
SANS ALCOOL**

PICARDAN DORÉ

blanc ou rouge, complet

rigoureusement pur

conservé dans le vide

en Litres, ½ et ¼ bouteilles

A ROGNAC (Bouches - du - Rhone)

Agence de Paris : 51, RUE DAMRÉMONT (18^e)

Téléph. : Marcadet 09-44

**Le plus riche en sucre, fer, et tannin :
convient surtout à l'enfance, aux sportifs,
..... à tout le monde**

LE LITRE 10 FRANCS

A NOS LECTEURS

RÉGÉNÉRATION représente le Naturisme idéaliste, Constructeur et Social. Nous faisons de grands efforts pour la rendre digne de cet Idéal. Aidez-nous à la diffuser.

Nous demandons à nos amis de bien vouloir nous retourner la liste suivante après l'avoir remplie. Chacun de vous connaît certainement dans son entourage plusieurs personnes susceptibles de devenir des abonnés de Régénération. Donnez-nous leurs noms. Nous leur ferons aussitôt un service d'essai précédé et suivi d'une lettre par laquelle nous leur demanderons de s'inscrire parmi nos abonnés.

Liste des personnes susceptibles de devenir abonnés

NOMS	ADRESSES	VILLES	DÉPARTEMENTS

Bulletin d'Abonnement à remplir et retourner avec chèque ou mandat au "Trait d'Union", 73 bis, Rue Bobillot, Paris-13^e

Je soussigné (Nom, prénoms) demeurant rue

à Département (Adresse complète et lisible s.v.p.)

souscris un abonnement d'un an à Régénération.

Signature :

Institut de Culture Physique Scientifique du Professeur A. Dini

PARIS, 13, rue Henri-Bocquillon (15^e)

Angle avenue Félix-Faure et rue de la Convention
Métro : Commerce et Convention. Autobus : Y et Z

Abonnements au mois. Séances isolées. Leçons rigoureusement individuelles. Spécialité d'amaigrissements. Remise à la forme normale et correction des imperfections physiques. Traitement de beauté et de rajeunissement par la culture physique et l'hygiène scientifique. Développement et entretien de la santé par l'exercice.

Renseignements : Matin de préférence
ou de 1 heure à 3 heures

Demandez aujourd'hui notre brochure R gratis



MADONNA DELLA RUOTA - BORDIGHERA - ITALIA
REST - CAMP & EXCURSION - CENTRE

Riviera Italienne

ITALIE
CAMPING
ET BUNGALOW
au bord de la mer
Prix raisonnable

Ecrire :
VINCI - BORDIGHERA
(ITALIA)

VITALITÉ

"BÉNÉDICTUS"

MARIGAY

SANTÉ

Aliments parfaits pour rendre les

PETITS ENFANTS BEAUX ET FORTS

Sevrage, Dentition, Entérite, Faiblesse des os

SPÉCIALITÉS TRÈS RECONSTITUANTES

POUR TOUS RÉGIMES NATURELS

Estomac, Foie, Intestin, Diabète, Anémie, etc.

Produits recommandés par des médecins naturalistes

Catalogues instructifs franco, 74, rue LAMARCK, PARIS (XVIII^e).

ECHANTILLONS GRATIS
A MM. LES MEDECINS

Driay